LA NUIT
DU DIMANCHE

ÉDITORIAL
...A QUOI SERT UN ÉDITO

En fait, c'est épuisant. Non, ce n'est pas tout à fait le terme exact. Alors, je cherche, ce n'est pas épuisant, non, c'est fatiguant. Mais c'est aussi enthousiasmant, passionnant et fun. Et en même temps, ce sont des successions sans fin de prises de tête. Et j'insiste : sans fin. Une revue, ce n'est que ça, des discussions, des choix et l'impression de ne jamais faire les bons du premier coup.

Quid de la couverture ? Reflète-t-elle assez l'esprit du magazine ? Laquelle choisir ? Et l'édito? Doit-on le signer collectivement ? Celui du numéro 0 n'était-il pas trop anxiogène ? Mais où va cette barque dans laquelle nous naviguons ? Pourra-t-elle un jour devenir un navire ?

Alors, je tranche. Je me fous des traditions des éditos vendeurs de contenus – oui, oui, tournez les pages, vous allez voir ce que vous allez voir. Dans mon édito, je dirais les doutes, les questions non tranchées, les errements qui agitent notre modeste – petite – rédaction. Je saluerais les arrivées (Arr Jérémie !) et vous ferais témoin du voyage : comment nous partîmes à 3 pour arriver, de péripéties en escales, à l'endroit où nous en serons dans un an. Comme dit l'autre: C'est ce lien qui nous unira je pense, pas vous à moi, mais vous à la revue, à cette aventure folle en 2023, celle de s'entêter à lancer une revue de littérature, de découverte et de curiosité. La Nuit du Dimanche est un cabinet de curiosité. Comme l'époque, il prend place dans un océan déchainé, où ne semble pointer à l'horizon que de sombres nuages annonciateurs de tempêtes à venir. Notre barque se fera tour à tour refuge, île de pirate, havre de paix, bouge infâme !

Après la sortie du numéro 0, deux évidences nous ont sauté aux yeux : tout d'abord le format était trop petit pour la version imprimée, et la mise en page trop chargée. Ah et aussi, que le format pdf n'était plus trop adaptée aux lecteurs d'aujourd'hui. Donc, voici le résultat : une version epub, un format imprimé plus grand et une mise en page plus sobre. Pour le reste, nous nous sommes demandés si nous n'allions pas instaurer un thème pour chaque numéro. Un temps a circulé l'dée que ce numéro ne parlerait que des loosers, magnifiques ou pas. Vous en trouverez quelques échos au fil des pages. Mais maintenant, je me demande. Est-ce si intéressant ce coup d'oeil en coulisse ? A quoi sert mon édito ? Comme dirait l'autre:

... to be continued

.Ours

Directeur de la publication : Christophe Panta Ont participé à ce numéro : Wissam Be • Vivien Malaci • Jérémie Stocky • Carole • Website : www.lanuitdudimanche.fr • Mail : redaction@lanuitdudimanche.fr ISBN : en cours d'attribution

: Website
www.lanuitdudimanche.fr
Mail :redaction@
lanuitdudimanche.fr

SOMMAIRE

4 ENQUÊTES, RÉCITS, INTERVIEWS

5 MARIA NOWAK, MORT D'UNE ICÔNE DU MICROCRÉDIT

8 DE LA JALOUSIE DANS LES FAITS DIVERS

12 NASA, MEURTRE, JALOUSIE ET COUCHE-CULOTTE

15 POIROT, SHERLOCK : LA DIFFICILE ADAPTATION DES HÉROS DE ROMAN

18 L'ABBÉ QUI EN FAISAIT TROP

21 HOLMES ET LE MULTIVERSE

22 XAVIER MAUMÉJEAN

29 BUFFY, IMMORTELLE ICÔNE

32 CAHIER CRITIQUE

39 CAHIER FICTIONS

41 LE FEU QUI VIENT

50 LA FEMME SANS BARBE

59 JOSÉPHINE ET LA BANDE DU MINOTAURE

68 LE GENDRE IDÉAL

78 VIVA LAS VEGAS

86 PORTFOLIO

enquetes
recits
interviews

Maria Nowak, mort d'une icône du microcrédit

Icône, ai-je écrit icône ? En tout cas, ce n'est pas moi le premier qui l'ai écrit. Depuis sa mort le 21 décembre dernier, les papiers qui la statufient sont légion. Certes, certes. Encore faut-il ne pas passer sous silence qu'avant Macron et Uber, elle a été la première à prôner une ubérisation des plus précaires à travers sa grande oeuvre : l'ADIE...

Il y a des articles qui n'ont l'air de rien mais qui vous mettent la rage. Celui de Blast (https://www.blast-info.fr/articles/2023/portrait-maria-nowak-la-banquiere-de-lespoir-2sbAdiZkTj-AqP-m38Xgl6A) m'a laissé pantois tant il semble statufier le parcours de Maria Nowak et sa grande idée : permettre aux pauvres de s'endetter. L'ADIE ou l'Association pour le Droit à l'Initiative Économique est la première banque à faire du microcrédit en France, dès 1989. Le principe est simple : chômeurs, Rmiste, travailleurs précaires, interdits bancaires, toute la populace paria des banques pouvait - dans le cadre d'un projet de création d'entreprise - accéder au Graal. Dans l'esprit de Maria Nowak et de ses successeurs, le Graal, c'est le fric.

« C'est une démarche relativement indolore. Parce qu'il ne s'agit pas de prendre leur richesse aux riches et de la donner aux pauvres, il ne s'agit pas de faire une révolution économique profonde. »

Je reviendrais sur le terme "indolore" plus tard. Pour ce qui est de la non révolution économique, on ne peut qu'acquiescer. Le précaire repartait avec un endettement digne des crédits renouvelable (plus de 20% de TEG à l'époque où j'étais un salarié de l'ADIE - 9,75 % aujourd'hui mais à taux fixe...).

L'ADIE, du haut de son statut d'utilité publique, n'est qu'une machine à faire du prêt, une machine à faire du chiffre avec des "conseillers" soumis à des objectifs de rentabilité.

Pire, l'ADIE fait miroiter aux plus précaires le mythe selon lequel ils vont sortir du chômage par la

grande porte. Finalement, tout n'est qu'une question de chiffre. Les bénéficiaires de l'ADIE s'endettent, une partie de leur RSA ou allocation chômage passe dans le remboursement d'un prêt aux taux exorbitant. Pour le social, merci de repasser. L'ADIE se dote d'un système de recouvrement qui n'a rien à envier aux Finaref, Cofidis et autres. Pressions, appels journaliers, les personnes dont le projet professionnel échoue goûtent aux méthodes peu amiables d'une armée chargée de récupérer le fric. Pas celui des riches prétend Maria Nowak, celui des banques, ce qui fait une différence. (Ah bon ?) Parce que l'ADIE emprunte à un taux préférentiel à des banques l'argent qu'elle prête ensuite à des pauvres. Soit. Le terme 'indolore" prend une tout autre signification.

Mais qui sont ces gens qui s'en sortent ? La communication de l'ADIE est parfaite, il y a toujours un exemple de la petite exclue du système et qui grâce à son *"conseiller accompagnement"* dirige une équipe de 10 salariés dans le nettoyage, dans la vente à domicile, dans *insérez un domaine d'activité.*

Je ne nie pas l'existence de belles histoires, de revanches sur le système. Ce que j'affirme c'est que plus nombreux, beaucoup plus nombreux, sont ceux qui changent juste de précarité, qui ne font que troquer 592 euros de RSA pour 700 euros de revenus professionnels. La dignité n'a pas de prix rétorquent les salariés de l'ADIE. Vraiment ? Ex-salarié de l'ADIE, je ne me sentais pas plus digne en poussant les gens au surendettement, comme, j'imagine, on ne doit pas se sentir si digne en poussant sous un train un cancéreux en phase terminale.

L'ADIE est un mensonge, adoubé par les pouvoirs publics et la classe politique en ce qu'elle œuvre pour leur société de rêve : des pauvres non comptabilisés dans les chiffres du chômage. Pour cela, Avé Maria, les chiffres baissent.

Je serais curieux de connaître les vrais chiffres de l'ADIE. Combien, parmi tous ceux que l'association contacte, sortent de leur milieu d'origine ? Qui sont ceux qui vivent, au lieu de survivre ? Mon intuition : quelques dizaines. Je serais curieux de connaître les vrais chiffres, oui, le dessous des prêts bancaires accordés à l'ADIE et le montant de son trésor de guerre. Lorsque j'en étais salarié, il se montait à plusieurs dizaines de millions. Quid aujourd'hui ? Je serais curieux aussi de savoir où en est le management dans cette association qui engage en priorité de jeunes idéalistes, les abreuvant d'un discours social utile et qui mettent quelques années à découvrir le cheveu dans la soupe et le mal qu'ils font réellement.

L'article mentionne une autre citation de Maria Nowak :

Si le microcrédit est sans aucun doute un instrument libéral, cela n'en fait pas un dispositif antisocial ou inégalitaire pour autant. Maria Nowak s'en défend elle-même en insistant sur la nécessaire distinc-

tion entre libéralisme et capitalisme. *« Dans libéralisme, il y'a liberté, dans l'esprit d'Adam Smith c'était bien ce que ça voulait dire, la liberté d'entreprendre notamment. (…) En France, le libéralisme a pris un sens affreux qui n'est pas du tout conforme à ses origines ».*

Je serais curieux de savoir comment ne pas voir là-dedans la glorification de l'uberisation de la société. Comment ne pas y associer le libéralisme le plus dangereux pour l'avenir - celui qui fera de tous les travailleurs pauvres de parfaits petits esclaves cumulant 2, 3 ou 4 petits métiers, payés en auto-entreprise pour permettre à leurs employeurs de zapper les charges patronales ? A ce propos, comment ne pas mentionner le lobby intensif de l'ADIE pour l'apparition du scandaleux système de l'auto-entreprenariat ?

Donc, non, Maria Nowak n'est pas une icône du micro-crédit. Elle est l'icône du capitalisme le plus dégueulasse et de l'exploitation des plus pauvres.

Pour un média qui vomit sur les non-dits de Macron, sur le double langage des politiques, je trouve le portrait de Blast sur Maria Nowak assez minable et mensonger, au minimum par omission.

De la jalousie dans les faits divers

Il y a peut-être des gens dont c'est le principe : vous mettre des bâtons dans les roues.Il faut se rendre à l'évidence, il y a des gens dont le socle de vie repose sur la jalousie.

Sauf que non. Ou à peu près, ou sans doute. Si l'on se penche sur les faits divers, on ne peut que la constater. La jalousie est nichée, ou flagrante, ou bien dissimulée sous des tonnes de maquillages. L'affaire Grégory est née de la jalousie envers « le chef », promu à l'usine local et qui pouvait se payer un canapé en cuir (voir l'effarante série documentaire de Gilles Marchand sur Netflix.) Elle a couru jusqu'aux gendarmes qui ont vu en Christine Villemain une coupable idéale parce qu'elle s'habillait et se maquillait un peu trop « bien ».

Elle peut tourner à l'obsession, comme dans l'affaire Troadec en 2017. L'affaire Troadec est une affaire criminelle française qui a eu lieu en 2017. Elle concerne la disparition de quatre membres de la famille Troadec : Pascal, Brigitte, Sébastien et Charlotte. Hubert Caouissin, qui était un ingénieur sans histoires, a avoué avoir commis les meurtres par jalousie. En effet, il croyait que Pascal Troadec avait récupéré des bijoux de famille qui auraient dû lui revenir, et qu'il les avait cachés quelque part. Caouissin, obsédé par cette idée, a finalement tué toute la famille Troadec pour trouver les bijoux.

Les détails de l'affaire ont montré la folie de Caouissin, qui avait planifié les meurtres pendant plusieurs mois. Il avait acheté du matériel pour percer les murs et fouiller la maison de la famille Troadec à la recherche des bijoux. Il avait également utilisé des armes pour tuer les membres de la famille, puis avait nettoyé le lieu du crime pour effacer les traces.

Hubert Caouissin a alimenté sa folie en procédant à des filatures, des surveillances et autres stratagèmes. Il enregistrait les conversations, tentant de piéger sa belle-famille.

Faire la liste des affaires relevant de la jalousie reviendraient à lire n'importe quel journal rubrique fait-divers. Elle est omniprésente. Pourtant, peu avouent ce sentiment et en font le motif de leurs crimes, même s'il est flagrant.

Pour les chercheurs s'étant penchés sur la question, cela s'explique simplement par la conception de la jalousie. Celle-ci n'est pas uniforme et commune à tout le monde. Elle revêt une forme différente selon la culture, le milieu social et l'origine de la personne concernée.

Nous ne sommes pas jaloux de la même façon.

En occident, la jalousie est un sentiment féminin, quasi exclusivement. Cela peut être lié à la norme culturelle selon laquelle les femmes sont censées être plus émotionnelles que les hommes.

"The Culture of Jealousy in Contemporary Arab Society" de Suad Joseph et Afsaneh Najmabadi explore les conceptions de la jalousie dans la société arabe contemporaine. Les auteurs soutiennent que la jalousie est un élément important de la culture arabe, qui est utilisée pour maintenir les normes de genre et de sexualité.

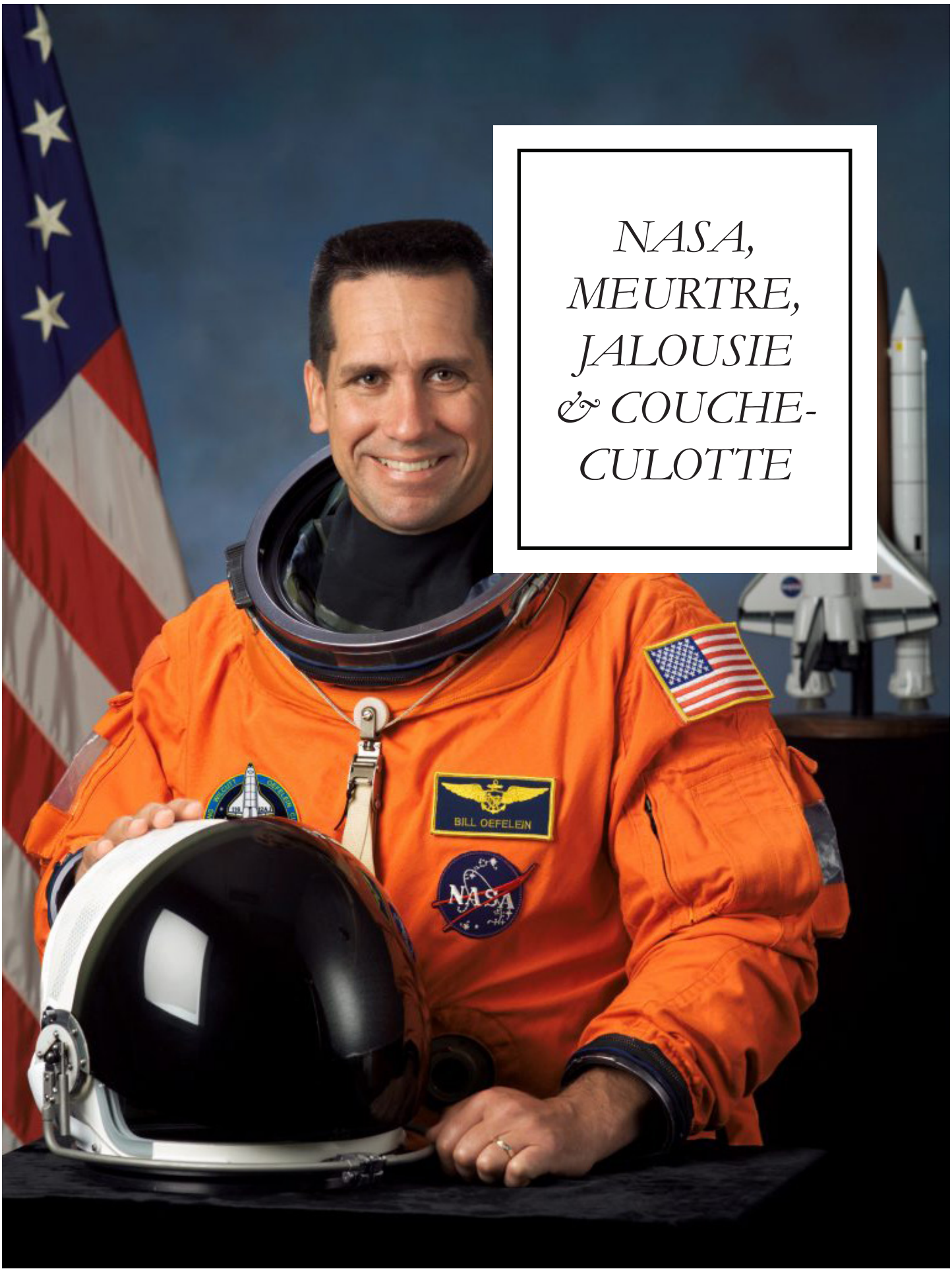
Les auteurs examinent comment la jalousie est utilisée pour réglementer les relations interpersonnelles, en particulier les relations entre hommes et femmes. Ils soutiennent que la jalousie est souvent utilisée pour protéger l'honneur de la famille et pour maintenir la chasteté des femmes. La jalousie peut également être utilisée pour réglementer la sexualité masculine, en encourageant

la polygamie ou en réprimant les comportements considérés comme homosexuels.

Dans son livre "La Violence en France" (2018), le sociologue Laurent Mucchielli analyse cet événement en mettant en lumière les facteurs sociaux qui ont contribué à la montée de la violence dans la société française. Mucchielli souligne que la jalousie peut être un symptôme de la crise de la masculinité et de l'identité sociale dans une société qui est en train de se transformer rapidement.

Dans son livre "La Domination masculine" (1998), Bourdieu analyse les rapports de pouvoir entre les sexes et comment cela peut conduire à la jalousie et à la violence dans les relations amoureuses. Bourdieu souligne que les hommes peuvent utiliser la violence pour maintenir leur domination sur les femmes et les empêcher de chercher l'indépendance ou la liberté.

En outre, l'étude de la jalousie dans les faits divers français peut également être mise en relation avec les débats actuels sur la masculinité et la violence. Les travaux de la sociologue Pascale Molinier, par exemple, ont souligné comment les hommes peuvent être amenés à se comporter de manière violente en raison de la pression exercée sur eux pour qu'ils prouvent leur virilité et leur domination. Cela peut entraîner des comportements jaloux et violents dans les relations amoureuses, ainsi que dans d'autres contextes.



NASA, MEURTRE, JALOUSIE & COUCHE-CULOTTE

Alors qu'il marche vers le pupitre, mesurant ses pas le long de l'allée centrale du tribunal, les têtes se tournent, les têtes se penchent. Le voilà donc, cet homme, pour qui on a voulu tuer. L'homme porte beau, son uniforme n'y est pour rien. La quarantaine, cheveux ras, il possède ce charme hollywoodien, ce je ne sais quoi d'élégance tranquille. Certains, discrètement, hochent la tête, et comprennent soudainement pourquoi l'on peut tout faire par amour. Même prévoir un meurtre.

Bien sûr, Lisa Nowak et son avocat s'en défendent, et réfutent toute velléité de meurtre. Il s'agissait juste de faire peur. Dans la voiture de Lisa, pourtant, les policiers retrouveront une liste exhaustive des choses à ne pas oublier (imperméable, lunettes, perruque…), des paires de gants en latex, un pistolet à gaz ressemblant à un 9 mm, des sacs-poubelles et des couche-culotte.

En janvier 2006, Lisa redescendait sur terre, acclamée, respectée, après un vol spatial. Le 4 février 2007, la police l'arrête pour tentative de meurtre. Entre-temps, c'est une longue descente aux enfers dans la jalousie et la paranoïa. Une jalousie absolue qui ne laisse rien au hasard.

De même que la préparation d'une sortie dans l'espace, où tout doit être pensé et prévu, Lisa a minutieusement préparé, sur de long mois, son équipée criminelle. Tout commence deux mois plus tôt, lorsqu'elle soupçonne Colleen Shipman, officier de l'US Air Force, d'entretenir une relation avec son propre amant, le beau gosse William Oefelein. Méthodique, Lisa entreprend une surveillance et note tout ce qui pourrait lui être utile. Utile à quoi, elle ne le sait pas, dit-elle. Mais les habitudes sont inscrites, détaillées, consignées. Les états de services, les sorties, les relations sont vérifiées, écrites, annotées. Lorsqu'elle apprend que sa possible rivale embarque sur un vol Houston-Orlando, Lisa décide de passer à l'attaque et s'engage pour un voyage non-stop de 1500 kilomètres. Quatorze heures de voiture, sans arrêt grâce à l'utilisation de couche-culotte, astuce que les astronautes utilisent au décollage des fusées.

C'est ce que la justice a du mal à comprendre, cette préparation cartésienne. Car Lisa ne part pas les mains vides. Dans son sac, outre l'inventaire cité plus haut, elle a aussi 600 dollars en liquide, couteau, imperméable, maquillage. Il est dur de ne pas voir dans tout cela un signe de préméditation. Pire, Lisa, arrivée en avance, descend à l'hôtel sous un faux nom et se rend à l'aéroport pour y attendre l'arrivée de Colleen. Dans la liste des choses à ne pas oublier et que la police retrouvera dans sa voiture, elle détaille son projet pour enlever et tuer Colleen Shiplman.

Colleen Shipman récupère ses bagages sans s'apercevoir de la présence de Lisa, masquée derrière un imperméable, des lunettes noires et autres artifices. Elle ne s'en aperçoit pas, certes, mais se sent observée depuis plus de deux mois. Et pour cause ! Cette impression d'être constamment épiée lui a donné quelques reflexes. Ainsi, à peine est-elle montée dans sa voiture qu'elle verrouille les portières. Lisa s'approche alors et tapote sur sa vitre.

Pouvez-vous m'aider, s'il vous plait ? Mon petit ami devait venir me chercher et il n'est pas là.

Colleen avise cette silhouette improbable. Imperméable, perruque, rien ne va. Elle ressent aussi ce curieux sentiment d'avoir déjà vu cette femme. Tout ses sens sont en alerte, elle lui fait signe de sa main qu'elle ne peut rien faire et l'invite à reculer.

Lisa se met alors à pleurer. Par compassion, sa rivale baisse la vitre de cinq centimètres. C'est plus qu'il n'en faut à Lisa pour asperger Colleen de gaz lacrymogène. Colleen, alors, appuie sur l'accélérateur et s'enfuit. A travers les brumes du gaz, ses pleurs et la douleur, elle quitte le parking de l'aéroport et alerte les autorités.

Lisa sera arrêtée une quinzaine de minutes plus tard. Elle niera toute préparation de meurtres, fera fi des armes et notes retrouvées dans sa voiture et martèlera tout au long de l'enquête :

Je voulais juste lui faire peur ! Qu'elle avoue sa relation avec William Oefelin.

POIROT, SHERLOCK : LA DIFFICILE ADAPTATION DES HÉROS DE ROMAN

A l'heure des remakes, des relectures de personnages et des reboot en série, on peut parfois avoir l'impression que faire du neuf, c'est faire du vieux, c'est lorgner vers des recettes éculées mais qui ont fait leurs preuves. Doit-on compter les séries policières calquées sur le même modèle ? Castle, The Mentalist, Lucifer et bien d'autres, obéissent à la règle toute simple du « oh-la-la-quel-boulet-je-ne-veux-pas-travailler-avec-cet(te)-énergumène-mais-peut-être-finirons-nous-par-nous-marier ». Dans cet univers sans risque, on réinvente paradoxalement d'anciens héros, avec plus ou moins de bonheur. Moderniser, c'est d'abord adapter le personnage aux goûts du jour, c'est le faire entrer par la grande porte dans un siècle auquel il n'était pas destiné. C'est gommer aussi les aspérités, oublier que Sherlock Holmes est un opiomane et le rendre, à la place, accroc à la nicotine. L'adaptation de roman, de Sherlock Holmes à Poirot est donc un exercice délicat.

La bonne recette ?

Le crime de lèse-adaptation existe-t-il ? A regarder Sherlock Holmes portée par Jérémy Brett ou le Poirot de David Suchet – deux séries exemplaires dans la reconstitution et la fidélité à l'oeuvre originelle – on pourrait le penser. Et pourtant, la BBC offre avec Sherlock (Benedict Cumberbatch et Martin Freeman,

adaptée par Steven Moffat et Mark Gatiss), une série exemplaire en terme de modernisation.

La série fonctionne pour deux raisons principales. La première est que le personnage de Sherlock Holmes et fidèle à celui des romans et des nouvelles de Conan Doyle. Arrogant, misanthrope, misogyne, faisant peu de cas de son prochain, inadapté à son siècle.

La seconde tient à la mise en scène de la série : nerveuse, truffée de trouvailles et captivante. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un œil sur l'épisode unaired (ou épisode jamais diffusée à la télévision et qui a servi aux producteurs pour vendre la série à la BBC).

Herlock Poilmes, ou le ratage intégral de Kenneth Branagh

A l'origine, Poirot est en Syrie, pour résoudre une affaire criminelle dans l'armée britannique. Le principal suspect se suicide lorsque Poirot découvre toute la vérité : il a maquillé un accident en meurtre dans le but de ne pas être mis en faute par sa hiérarchie. Ce postulat de départ pose tout au long du livre une lancinante question : la recherche de la vérité doit-elle se faire au détriment de l'humain ? Hercule Poirot n'est-il qu'une froide machine à déduire, hors des sentiments, hors des êtres humains qu'il juge et condamne ?

C'est dans cette question que réside le tour de force du livre, dans lequel, pour la première fois, Poirot doute, de lui, de ses méthodes. C'est cette question qui va amener, petit à petit, le dénouement inattendu du roman, non pas la découverte du meurtrier, mais sa non-dénonciation aux autorités.

Car la victime, ici, est un parfait salaud.

Et pourtant, Kenneth Branagh balaie les prémices de cette question, balaie le suicide de l'officier et nous raconte dans la scène d'ouverture, comment le brillant détective résous un meurtre mettant en cause trois représentants des principales religions. Pas de prise de risques pour le scénariste (aucun des représentants ne sera coupable mais une tierce personne), mais pas de doutes non plus pour Poirot, aucune remise en question. Son cheminement intérieur vers la solution s'en trouve alors bancal. Malgré la volonté de rattacher son film à une imagerie religieuse, à la notion du bien et du mal, le tout dans une lourdeur excessive (réplique de la cène dans un tunnel), le film ne décolle jamais vraiment et peine à nous intéresser.

C'est qu'on lorgne ici du côté du Sherlock Holmes de Guy Ritchie et les premières minutes en sont déroutantes. Voir Hercule Poirot, relativement mince, utiliser sa canne pour empêcher la fuite de l'assassin

est déconcertant. Le voir, une heure plus tard, se livrer à une course-poursuite, sauter d'échafaudage en échafaudage est un crime de lèse-majesté pour peu que l'on aime le personnage tel qu'il a été créé !

Si la volonté de moderniser un personnage est louable, le résultat est plat, sans aucune saveur. Nous sommes très loin du relookage plus que réussi par la BBC avec Sherlock.

Le seul point positif du film est son casting. Irréprochable, maîtrisant à la perfection le double jeu.

Malgré ses défauts et une lourdeur dans la démonstration du propos, on passe tout de même un agréable moment en acceptant le fait qu'Hercule Poirot ne sera pas tout à fait celui que l'on a connu. Mais si l'on cherche une adaptation réussie, on se penchera alors du côté du téléfilm avec David Suchet.

L'abbé qui en faisait trop

La soutane est impeccable, son col romain parfaitement ajusté. Mais dès qu'il parle, il y a du Don Camillo en lui : dans les grands gestes dont il accompagne ses phrases, dans sa faconde, dans ses emportements bon-enfant. Tout en lui appelle à la sympathie. C'est un abbé comme on en fait plus, que l'on croise seulement dans les vieux films en noir et blanc ou dans les légendes des villages aspirés par les villes grandissantes.

Quand il débarque un soir de février à l'Hôtel Moderne de Tours, les gérants voient débarquer un jeune homme affable, bon vivant et respirant la joie de vivre. Quand Éloïse, la gérante, s'excuse de ne pouvoir lui proposer que la plus petite chambre de l'hôtel, l'abbé s'exclame « Parfait ! Cela me rappellera mon séminaire ! » Son show ne s'arrête pas là et il emporte l'adhésion du public lorsqu'il s'extasie au restaurant devant un plat « Que c'est bon, je vous jure ! Ah non, je ne dois jurer, bon Dieu ! » Lorsque le chef lui apporte de la terrine de queue de bœuf, il ajoute, complice : « j'espère que ce n'est pas aphrodisiaque, mon fils, car je suis seul ce soir ! » Comme l'addition arrive, il demande deux factures séparées, car « le Vatican ne rembourse pas les alcools forts ». L'homme se dit sous-secrétaire au Vatican d'un obscure cardinal. Après le repas, il fait déposer dans le coffre de l'hôtel près de 3000 € en liquide, en rouleaux de pièces et en petites coupures. Il embarque les factures dans sa soutane -le repas et la première nuit – et assure que le Vatican enverra un chèque, et « de toute façon, je suis parti pour rester ! »

« Cela me rappellera mon séminaire ! »

L'abbé Brourg, en costume blanc, sillonne les églises voisines, avec toujours un mot gentil et une blague pour chacun. « C'est l'histoire d'un handicapé qui se jette dans l'eau de Lourdes avec son fauteuil et qui en ressort avec des pneus neufs ! »

Un des prêtres l'invite à concélébrer une messe, un autre à réaliser un baptême. A chaque fois, l'abbé fait preuve de professionnalisme, tout en restant évasif aux questions de ses confrères. Lorsqu'on lui demande la date de son celebret (certificat permettant d'officier dans les églises), il botte en touche. A un prêtre évoquant le souvenir d'un curé près d'Italie, il s'exclame « Ce bon curé, cela fait longtemps que je ne l'ai pas vu ! ». Pendant ce temps, la note de l'Hôtel Moderne s'allonge. Mais, l'abbé l'assure, « toutes les factures sont envoyées au Vatican. » Cinq jours après son arrivée, Éloïse le voit revenir avec des chocolats et des dragées d'un baptême qu'il vient de célébrer. Il est aussi accompagné d'un jeune homme, « une âme en peine », avec qui il va partager sa chambre pour cette nuit, car il n'y a plus de lits disponibles chez l'abbé Pierre. Éloïse et son époux tiquent un peu, ils commencent à trouver cela bien bizarre. « En grimpant les escaliers, il m'a dit « que Dieu vous bénisse »

et j'ai pensé à un mythomane. » Mais pour le moment, ils mangent les chocolats et se posent des questions. Le lendemain matin, l'abbé Brourg est pressé. Il doit officier pour un mariage et est invité à y rester, pour la fête, dans un village voisin. Il embrasse la patronne, en coup de vent, et s'en va. Il ne reviendra pas. Dans sa chambre, il laisse sa soutane, des livres de prières, l' »âme en peine » qu'il a délesté de 5000 € et de sa carte bleue. Quant aux églises qu'il a visité, de mystérieux vols sont découverts. L'argent liquide a disparu, les recettes des quêtes, et les chéquiers des curés manquent à l'appel.

« Les 'excusez-moi de vous déranger' à outrance pour un directeur du marketing, ça nous a mis la puce à l'oreille… »

Le staff de l'hôtel Mercure à Chambéry

Quelques jours plus tard, à Chambéry, un jeune homme débarque à l'hôtel Mercure, accompagné de son filleul, de 18 ans. Poli, à l'excès, il promet des tee-shirts coca-cola à tout le personnel. L'homme en est le directeur du marketing. Ayant des doutes sur l'âge réel de l'adolescent qui l'accompagne et croyant à une affaire de mœurs, les dirigeants de l'hôtel préviennent la police. On lui offre des boissons au bar de l'hôtel, qu'il s'empresse de siffler, entre deux blagues. Il ne se rend pas compte que le serveur ne débarrasse ni ses verres, ni tout ce qu'il touche. Quand il quitte le bar, de faux clients mais vrais policiers se lèvent à leurs tours et mettent sous scellés, précautionneusement, toutes les affaires sur le comptoir. Le verdict ne tarde pas à tomber. L'homme est un escroc, recherché à Tours, Grenoble, Vichy, Chartres, Limoges. Directeur du marketing, des ressources humaines, mais souvent homme d'église, un rôle qu'il a joué plus que les autres et qu'il maîtrise à la perfection. Arrêté, la police retrouve dans sa valise plus de 9000 € en petites monnaies et les cartes bleues et chéquiers de toute ses victimes.

20 ANS PLUS TARD…

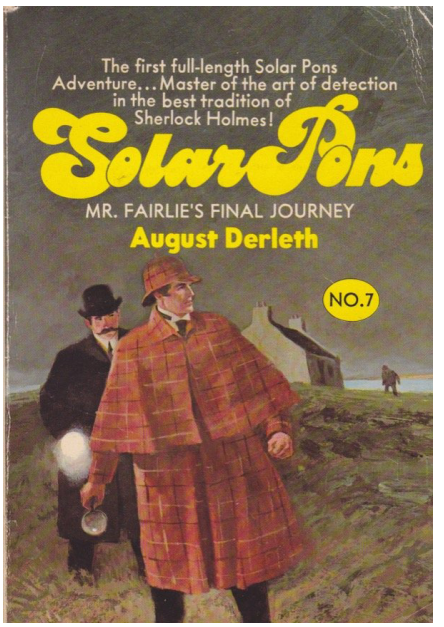
Octobre 2018. La nuit est tombée depuis quelques heures sur la ville de Toulon. Des ombres lorgnent le chantier naval et la caserne militaire. Discrètement, de basses œuvres sont marchandées. A quelques rues de là, un homme tambourine à la porte de l'église. Affolé, mal en point, il dit avoir été agressé. On lui a tout pris. Sa valise, ses habits, son argent. Il a soixante ans, il est déboussolé. Le curé l'accueille, d'autant plus que cet homme lui certifie qu'ils se sont déjà croisés à Lisieux ou à Lourdes, endroit que le curé a effectivement visité. Devant un repas improvisé, il donne plus de détails. C'est l'abbé Brourg, sous-secrétaire d'un lointain cardinal au Vatican, ici en vacances. Le lendemain, la paroisse lui trouve une soutane et un col romain ainsi que 350 € en liquide. Mais, plus curieux que les autres ou plus méfiant, l'un des prêtres de la paroisse tape son nom sur google et retrouve bien sa trace dans la rubrique fait divers. A nouveau, la police est alertée. Arrêté une fois de plus, l'abbé reconnait les faits et avoue une autre escroquerie, celle d'un hôtel, deux semaines plus tôt.

Holmes & le multiverse

C'est un petit livre érudit et gonflé à ras-bord de plaisirs, de partages et de conseils. C'est un petit livre érudit qui nous décrypte Sherlock Holmes et sa méthode et nous explique pourquoi le détective se retrouve extrait de sa chronologie et de son univers propre pour se balader avec brio dans la fantasy ou l'horreur. En somme, c'est un excellent livre pour tout fan de Sherlock Holmes !

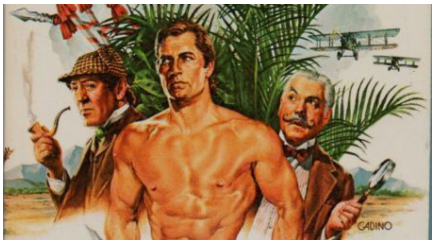
« Sherlock Holmes, détective de l'étrange« , par Xavier Mauméjean, aux éditions Les Impressions Nouvelles dans la collection La fabrique des héros commence par rectifier une vérité. Sherlock Holmes ne pratique pas la déduction mais l'abduction. Précision importante, ses déductions tombent toujours juste. En ce sens, parce qu'il ne se trompe jamais, il créé son univers autour de lui. Ce qu'il déduit devient la vérité. Il donne ainsi naissance à un univers. Le sien déjà, mais aussi tous ceux dans lequel il se retrouve projeté par des auteurs facétieux.

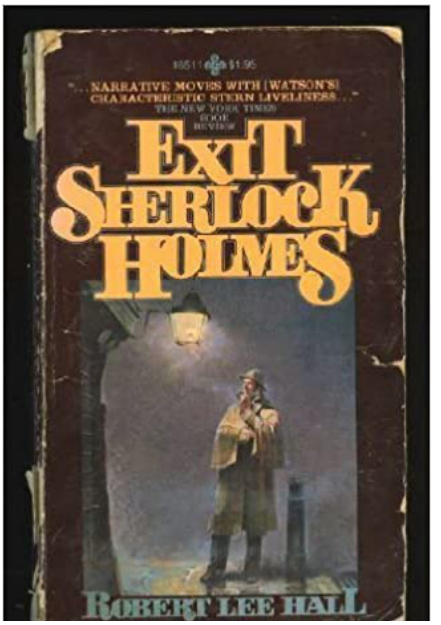
On apprend ainsi dans cet ouvrage que Sherlock Holmes est apparu, du vivant de Conan Doyle, dans Tarzan !

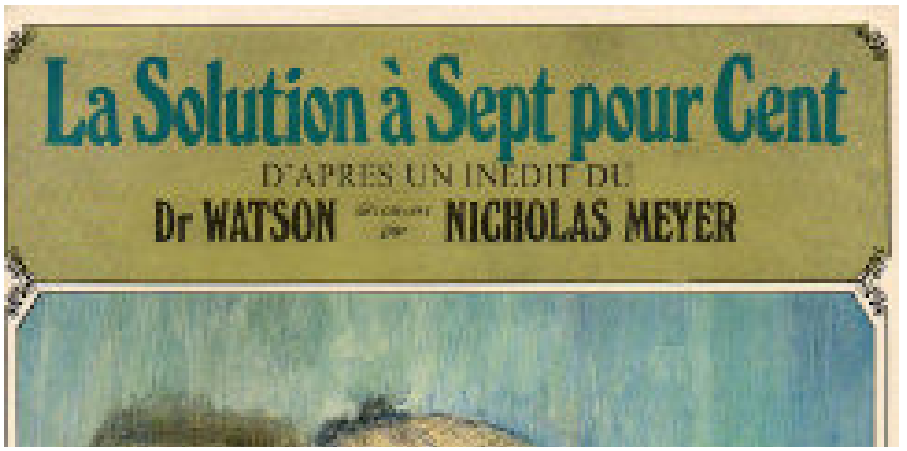


Où que August Derleth avait proposé de reprendre le personnage de Sherlock lorsque Conan Doyle a dévoilé son intention d'abandonner son personnage. Devant son refus, Derleth a inventé un détective qui lui ressemble fort : Solar Pons.

Le livre est truffé de conseil de lecture, d'anecdotes et jamais Xavier Mauméjean ne nous perd dans son raisonnement.







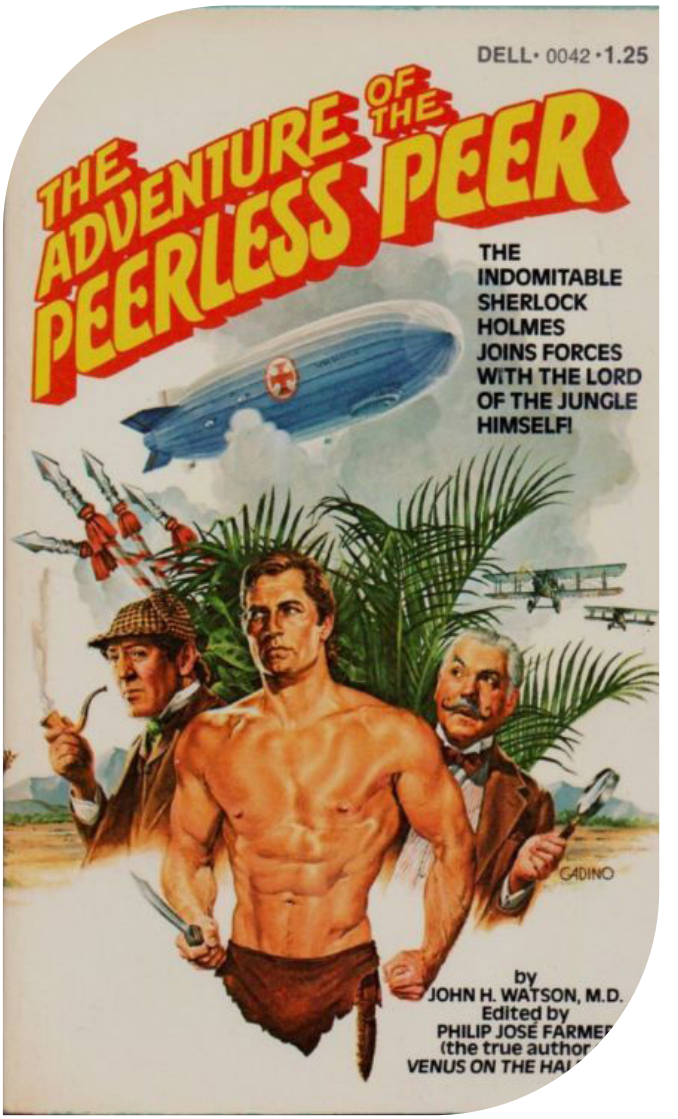
Sherlock Holmes

DÉTECTIVE DE L'ÉTRANGE
XAVIER MAUMÉJEAN

SHERLOCK HOLMES, DÉTECTIVE DE L'ÉTRANGE, AUX ÉDITIONS "LES IMPRESSIONS NOUVELLES" EST UN LIVRE GÉNÉREUX, PARTAGEANT UNE RÉFLEXION SUR LES ALITÉRATIONS DE SHERLOCK HOLMES ET PARTAGEANT AVEC SON LECTEUR UNE INNOMBRABLES LISTE DE LECTURE. LE PODCAST "ALLÖ, C'ESTOI TOI?" NOUS A AUTORISÉ À RETRANSCRIRE ICI L'INTERVIEW DE XAVIER MAUMÉJEAN.

Avant de parler de votre livre, avant d'entrer dans le vif du sujet, je vais commencer par de l'anecdotique. Vous racontez dans les premières pages que Sherlock Holmes est un personnage fictif qui reçoit des lettres bien réelles. Des demandes en mariage, des demandes d'aides, des demandes d'autographes. Et une société s'est même créé pour répondre à tous les courriers reçus. Elle existe encore cette société ?

XM : Tout à fait, très rapidement après la création du personnage et en effet ça vient du monde entier, ce n'est pas simplement anglais, ça vient d'Australie, des Etats-Unis, mais aussi du Japon. Et comme vous le dites, ça couvre un peu tout. Alors, on invite Holmes à être témoin d'un vrai mariage, bien sûr, rassurez-vous, Watson est également invité ! On demande à Holmes de retrouver à peu près n'importe quoi, des bijoux, des testaments… Hélas il y a des gens qui le prennent un peu trop au sérieux et qui l'invitent à enquêter sur de véritables affaires, c'est arrivé. Et pour répondre à toutes ces personnes on a créé un poste à temps complet de secrétaire - c'est un métier rêvé - tenu par une femme, et qui commence toujours ses lettres par Monsieur



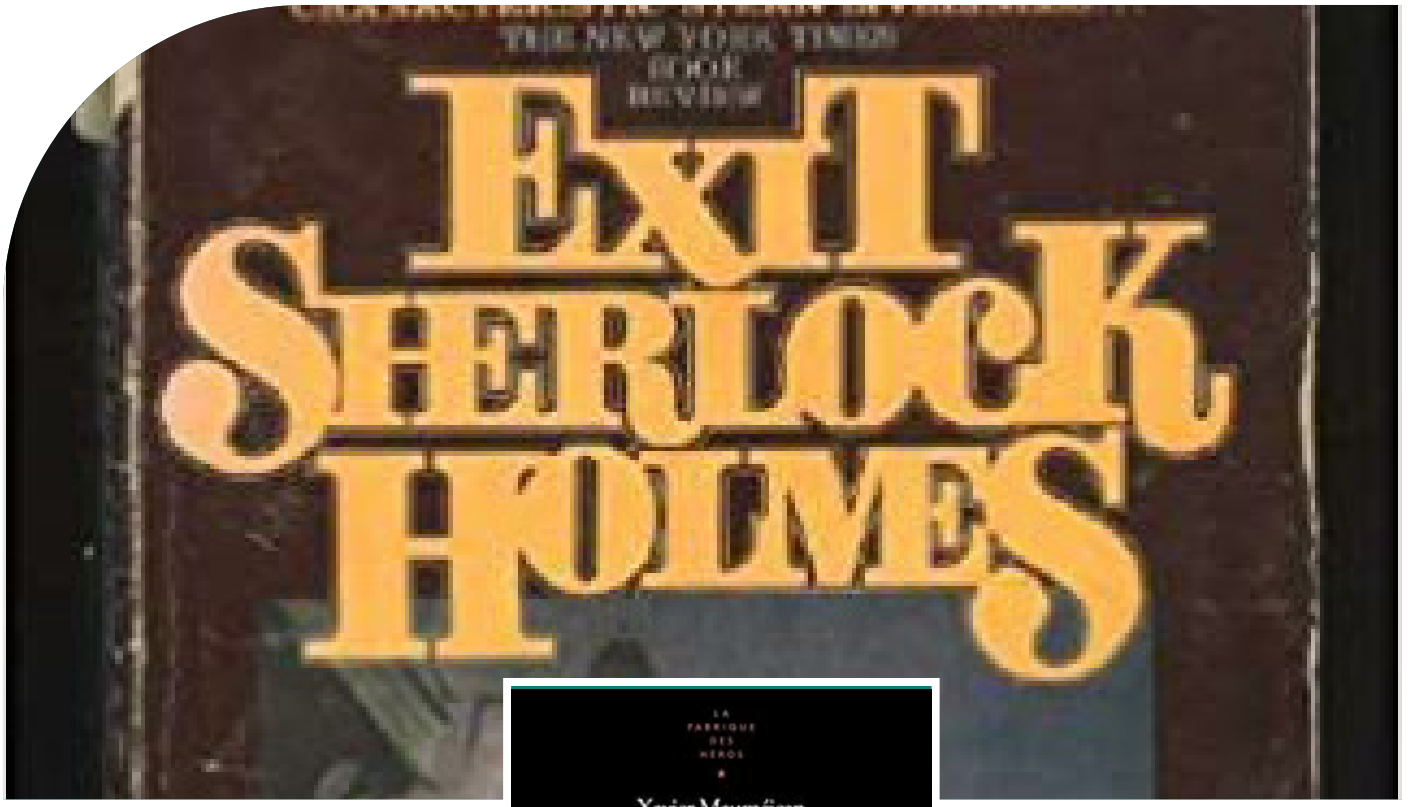
Holmes n'est pas là actuellement, il s'est retiré pour s'occuper de ses abeilles mais nous lui transmettons bien sûr et vous recevez ses compliments.

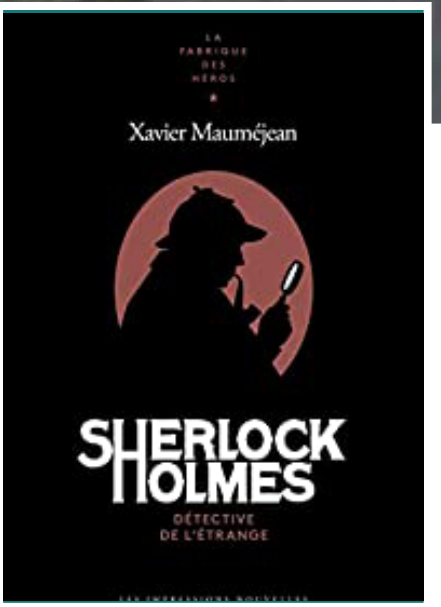
C'est fou ça vaut le coup d'envoyer une petite carte postale !

Ah tout à fait, vous êtes un enfant, vous envoyez une lettre au père noël et une lettre à Sherlock Holmes et vous commencez une belle collection de correspondance !

Quand j'ai vu le titre de votre livre,

SHERLOCK HOLMES DÉTECTIVE DE L'ÉTRANGE





« Détective de l'étrange », je me suis dit, à tort, que ça allait parler de Conan Doyle et du tournant ésotérique de sa vie. En fait pas du tout, vous nous expliquez dans ce livre pourquoi et comment Sherlock Holmes se retrouve pastiché dans des romans hors littérature policière. On le retrouve notamment dans les littératures de l'imaginaire.

Vous faite bien de la rappeler, Conan Doyle s'est intéressé au spiritisme mais très tôt, pas seulement au soir de sa vie quand il a perdu son frère, son fils etc… Mais dès 1893, à la mort de son père, il a commencé à s'y intéresser. Mais Conan Doyle cloisonnait beaucoup, c'est-à-dire il y avait la partie mystique, ésotérique, spiritisme d'un côté, et par contre dans les aventures de Sherlock Holmes, même si, des fois, elles ont une allure un peu mystérieuse, elles ont toujours une conclusion rationnelle. Mais effectivement, dans les suites et les pastiches qui ont été donné, Sherlock Holmes s'est échappé de son genre de prédilection et il est allé enquêté dans des univers étrange comme le fantastique, la science-fiction et même la fantaisie.

Comment vous expliquez ça, pourquoi Holmes et pas Poirot ?

Parce que Sherlock Holmes, tout le monde le connait. Même si vous n'avez pas lu une seule histoire du détective, vous connaissez son allure, ses vêtements, même si ce n'est pas Conan Doyle qui les inventé, on a une

idée très précise. Comme Tarzan ou Zorro, ce sont des figures. Et, en plus, il incarne un détective. C'est le roi de la déduction, et puis il est athlétique, ce que Poirot n'est pas vraiment, donc il présente des caractéristiques qu'on peut déplacer du roman policier vers des genres où il aurait plus à se bouger, plus dans l'action comme dans la fantasy ou la science-fiction. C'est assez facile mais ce qui est très fort c'est que non seulement il survit à sa sortie du roman policier, mais il change les genres dans lequel il arrive.

Ce que vous expliquez dans le livre, vous dites que Sherlock Holmes vait advenir le réel, il crée le réel autour de lui. Page 26, je cite, « il a cette faculté à rendre compte du réel ou plutôt à le faire advenir par réminiscence ou abduction, cela va imposer le détective en lemme. » Pouvez-vous nous rappeler ce qu'est un lemme et une abduction ? Et nous dire en quoi Holmes survit dans les autres univers ?

En fait c'est très simple. Un lemme, c'est un concept qui apparait dans un domaine de la science et qui est transféré dans un autre domaine scientifique. Exemple : le chainon manquant. C'est un terme qui apparait d'abord dans la géologie, ça désigne une strate entre deux couches rocheuses et dans la géologie ça n'a aucun succès. Et puis quelqu'un, en 1851, prend le terme du chainon manquant et le met dans la biologie, le vivant et là énorme succès, c'est-à-dire que le concept, au départ, de géologie va connaitre sa véritable fortune dans la biologie. C'est ça un lemme, ça apparait dans un autre domaine et le change radicalement. Sherlock Holmes est un lemme parce qu'il apparait dans le récit policier et il arrive à transformer d'autres domaines littéraires. Ensuite l'abduction, c'est le véritable raisonnement de Holmes. Parce que quand Sherlock Holmes définit son raisonnement il parle de déduction. Alors bien sûr, c'est une déduction encore faut-il savoir laquelle. Il procède par inférence, il tire une conclusion de proposition précédente. Exemple : aujourd'hui il a fait jour, demain il fera jour, parce que tous les jours qui ont eu lieu il a fait jour. C'est une inférence, c'est-à-dire vous concluez un truc à venir par rapport à quelque chose qui s'est passé. Mais le propre de Sherlock Holmes, c'est qu'il va beaucoup plus loin. Il fait des inférences par abduction c'est-à-dire il tombe à coup sûr, alors que ce n'est pas prévu, je prends par exemple si on dit que Conan Doyle va en Suisse dans une station de ski, hors Conan Doyle aime le ski, donc il y va pour faire du ski, c'est une abduction. Mais non, peut-être il y va parce qu'il va voir un ami ou parce qu'i va se détendre ou parce qu'il est en pleine dépression, il doit changer d'air. Seulement le pouvoir de Sherlock Holmes, c'est qu'il tombe toujours juste.

C'est en ça qu'il crée son propre univers ?

Tout à fait.

Ça me fait penser aussi au roman d'Agatha Christie avec Tommy et Tuppence Beresford, les détectives un peu agents secrets. Dans une des histoires, où Tommy essaie d'appliquer la méthode de Sherlock Holmes à une jeune femme

qui arrive dans son agence de détective, il lui dit « vous êtes venu en métro ». Et la femme lui répond en sortant le ticket du métro qui dépassait de sa poche lui dit non c'est pour mon petit-fils il me semble pour sa collection. Et ça montre les limites de la déduction. C'est un peu ce que vous dites ou je me trompe ?

Non c'est ça, il y a un autre exemple dans l'affaire de l'interprète grec, il y a les 2 frères Holmes, ils sont à la fenêtre et regardent un passant, ils disent « voilà c'est un ancien de l'armée des indes, il a 2 enfants ». Watson dit « comment vous avez fait ? » et ils lui expliquent en détail qu'il est l'armée des indes parce qu'il a tel bronzage, il était dans tel régiment parce qu'il avait un calot et le bronzage est inégal et les enfants parce qu'il a tel et tel jouets. Mais tout simplement il aurait pu acheter des jouets pour les enfants de sa voisine, mais non, de toute façon ce n'est pas vérifié. Comme les frères Holmes l'ont dit, c'est vrai. Et d'ailleurs la série Elementary en joue beaucoup. Par exemple on entend Holmes produire un raisonnement qui est formidable et à la fin bah il nous dit qu'il a consulté Google !

La série Elementary, 7 saisons il me semble avec Watson qui est une jeune femme.

Et qui réinvente de manière très orignal le personnage.

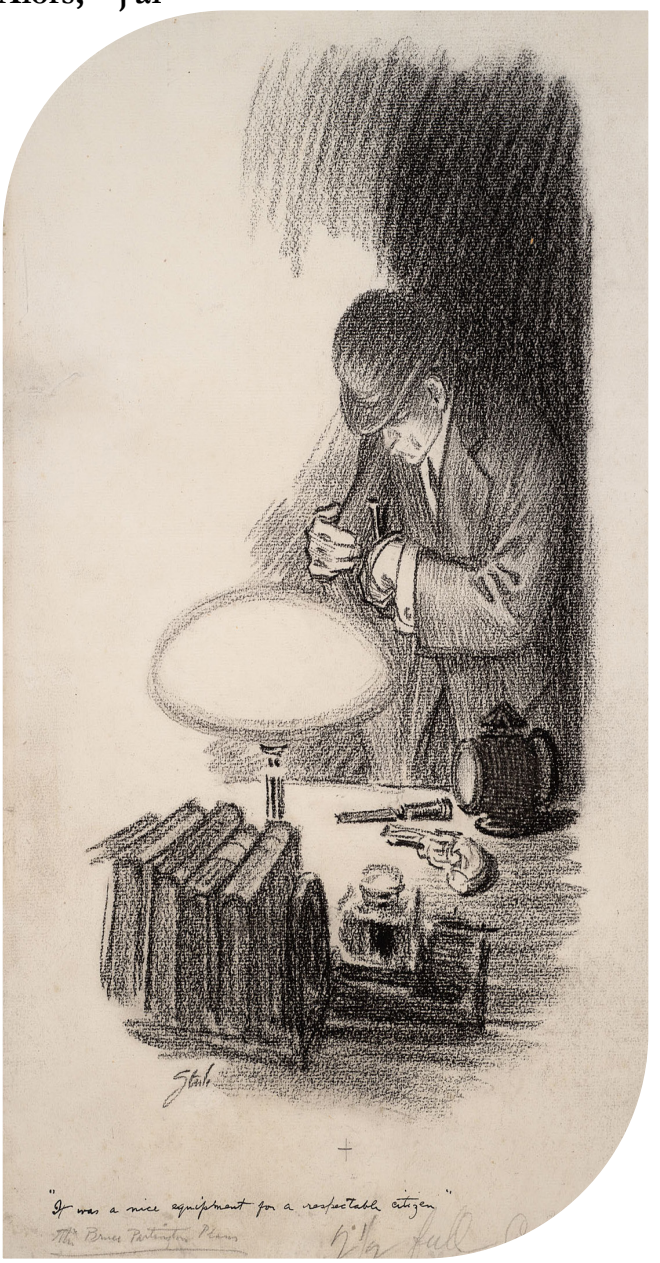
Et très actuelle la série, elle parle vraiment des choses d'aujourd'hui.

Ah oui, oui, oui, ce qui est très bien, c'est une série moderne, mais par contre les mystères sont des mystères très alambiqués, un peu dans la tradition du roman à énigme. A mon sens elle est très bien faite.

Oui très bonne série qui s'est terminée, hélas. Alors, j'ai appris 2 histoires dans votre livre aussi. D'abord c'est qu'il a été pastiché de son vivant, enfin du vivant de Conan Doyle (!), dans la série Tarzan, je ne le savais pas du tout.

Ah oui, ce n'est pas rien, c'est carrément… oui, oui !

J'ai été estomaqué de lire ça. Et notamment aussi par August Derleth, qui lui propose carrément à Conan Doyle, à 19 ans lorsqu'il apprend qu'il va arrêter la série de Sherlock, il lui propose de reprendre le personnage et devant son refus de lui laisser les droits, il va créer son propre perso qui est un copier-coller de Sherlock Holmes.



Ah mais tout à fait, c'est un personnage qui est au début exactement un copier-coller mais parce que Darleth a quand même beaucoup de talent, il va petit à petit s'affranchir de son modèle et Darleth est quand même le premier à proposer des crossover, c'est pas rien, il ne va pas hésiter à faire rencontrer son héros, Solar Pons, son Holmes à lui, avec Hercule Poirot, Templar, et même Sherlock Holmes et Conan Doyle ! On peut dire que, avant la ligue des gentlemen d'Alan Moore, et tout ça, c'est Darleth qui envoie le mouvement !

C'est quoi pur vous un bon pastiche ? On peut dire que tous les livres que vous citez

sont des pastiches ou ce sont justes des romans qui mettent en scène Holmes ?

Vous avez raison, ceux que je cite, ces livres, c'est aussi pour faire plaisir au lecteur, lui donner l'occasion de découvrir des livres traduit, ou pas hélas, qui lui feront plaisir. Ce sont des moments d'évasions. C'est une sorte de catalogue de promesse de bons moments. Je n'ai pas tout pris, ce n'est pas possible de tout citer, toutes les aventures, donc j'ai pris des pastiches, mais pas au sens péjoratif tout simplement des « à la manière de » mais des bons. Et pour moi, un bon pastiche c'est un ouvrage où on retrouve les caractéristiques de Sherlock Holmes, donc ça peut allez loin pour moi. Par exemple pour Elementary Lucy Liu en Joan Watson elle est très bien, mais il y a les caractéristiques. Une certaine excentricité, il faut que leur appartement soit un lieu qu'on a plaisir à retrouver. Il faut des enquêtes élaborées et à partir de là une fois que ces conditions de retrouvailles sont posées, ça peut être à peu près tout et parfois même n'importe quoi. C'est souvent la qualité, par exemple je ne crois pas que je le cite le Nicholas Meyer, la solution à 7% où Holmes fait une cure de désintoxication auprès du jeune Freud, c'est excellent. En plus les deux sont des esprits déductifs y une sorte de rivalité c très bien. Par exemple le fait que dans le Batman un peu Steam punk de chez DC comics, le jeune Batman ait appris la détection auprès de Sherlock Holmes, je trouve ça très chouette en fait, cette passation entre héros de différentes époques.

Donc un bon pastiche c'est Holmes dans ses grands traits et puis de l'aventure et puis surtout du plaisir.

Dans le livre vous citez le meilleur des romans, c'est un roman non traduit « Exit Sherlock Holmes » de Robert Lee Hall.

Oui, absolument, il est fascinant, je ne comprends pas qu'il ne soit pas traduit, c'est un mystère que même Hercule Poirot n'arriverait pas … alors le pitch très court, Watson ne vit plus avec Holmes qui d'ailleurs n'habite plus à Londres et un jour, par nostalgie, Watson retourne au 221B. Mme Hudson lui dit qu'elle n'a jamais entendu parler de Sherlock Holmes ni même de lui. Il est interloqué, il va retrouver le frère ainé, Mycroft. Non seulement il n'a jamais existé mais c'est un acteur un peu alcoolique, qui jouait son rôle et Watson va de déconvenue en déconvenue, et derrière tout ça il y a un mystère énorme qui est remarquable et jusqu'à la dernière ligne c'est conduit de main de maitre. Et petit bonus, Sherlock Holmes ne réussit pas à avoir le dessus.

Ça fait effectivement bien envie du coup ! Merci beaucoup !

Buffy, immortelle icône

L'idée, c'est celle que les freaks vous donnent une bonne leçon. L'idée, c'est que les outsiders possèdent le vrai pouvoir et s'en servent. L'idée, c'est le renversement des valeurs, le renversement de l'ordre établi, de la fin de la domination patriarcale, des flics, de l'autorité et de tout le toutim. Spoiler alert !

Avant d'en arriver là, il y a tout de même 144 épisodes à regarder, à analyser, à décoder. 144 épisodes qui parlent de tout, du monde, de son évolution, des autres, de nous, de notre rapport au monde et de notre place à l'intérieur. De notre solitude, de nos forces intérieures, de la famille que l'on se choisit, des coups de pute, des trahisons, de la douleurs, de la vie en somme.

Buffy The Vampire Slayer, c'est juste ça, c'est se reconnaître derrières les métaphores et les allégories, reconnaitre son portrait, l'humour de son désespoir, la vacuité de tout. C'est évoluer avec les personnages. C'est rire (beaucoup), avoir peur (parfois), être surpris (oh oui) et pleurer (a lot).

J'aime Buffy parce que sa vie, c'est la mienne. Parce que ses amis sont les miens. Parce que ses difficultés, je les ai traversées avec moins de brio qu'elle parfois. J'aime Buffy parce que je vois, derrière le carton-pâte, derrière le kitsch, je vois ce qu'est la série, au-delà du fantastique. Je vois le monde pourri qu'elle nous décrit. Et au bout de 144 épisodes, je vois que l'on s'en sort, ensemble, entouré. Jamais seul.

Cela commence comme ça, ce que l'on voit n'est pas ce que l'on croit et ce que l'on croit n'est pas ce qu'il se passe. Un bad boy, typiquement américain, entraîne une jolie blonde dans les couloirs déserts du lycée du Sunnydale High. (Lycée qui s'appelle en fait Torrance High, il a également été utilisé dans la série Beverly Hills 90210. Il a aussi servi pour son spin off 90210, Skin, Médium et La Vie Secrète d'une Ado Ordinaire.

L'établissement a aussi servi de décors pour les films Ça Chauffe au Lycée de Ridgemont, Attention Délires !, Neige sur Beverly Hills, Elle est trop bien, Dangereuse Séduction, American Girls , Bruce Tout Puissant et Sexcrimes 3.)

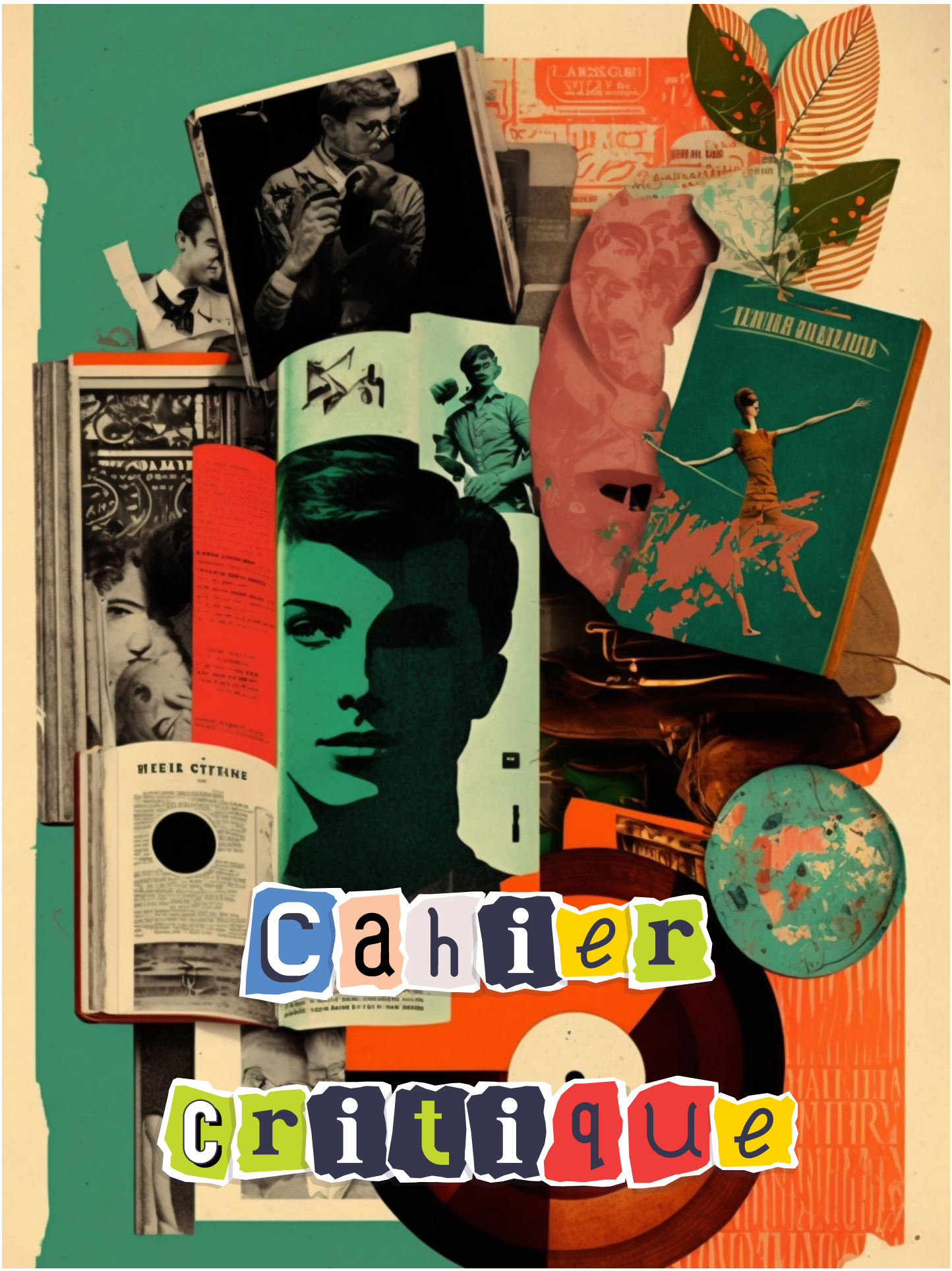
Des décennies de série b, de séries z et de chevalerie nous font craindre le pire pour la jeune fille. Sauf que dans cette série, les rôles et les situations s'inversent. La victime supposée n'est pas forcément innocente et le bad boy est un peu idiot. 30 secondes plus tard, il est vidé de son sang par le tout premier vampire de la série, Darla, qui prendra une importance capitale dans les saisons à venir.

Cela commence donc comme ça, on nous dit littéralement de perdre nos repères, nos réflexes de téléspectateurs. On nous dit que le show qui va suivre sortira des sentiers battus. A l'origine, il aurait pu s'en éloigner encore plus car Joss Whedon (le créateur de la série , aux prises avec #Metoo depuis) voulait intégrer Eric Balfour dans le générique, pour donner l'illusion que son rôle était récurrent et endormir la méfiance du téléspectateur. Car, voilà, Jessy, son personnage, meurt dans le premier épisode en tant qu'humain et meurt dans le deuxième en tant que vampire. Cela aurait été une sacrée surprise ! Faute de moyen, cette idée fut abandonnée (pour être enfin reprise durant la saison 6). Eric Balfour est aussi à l'origine de prothèses dentaire unique pour les acteurs récurrents. En effet, il a eu tellement de difficulté à dire ses répliques que la production a décidé de faire des prothèses spéciales pour tous les vampires récurrents et avec du texte.

La machine est donc lancée. En quelques dizaines de minutes, on apprend l'histoire des tueuses, on découvre les protagonistes principaux - Willow, Alex, Cordélia, Giles et quelques récurrents – Darla, Harmony. On découvre surtout la qualité des dialogues, ce qui a été pour moi une des principales raisons de mon addiction à la série. C'est drôle, bourrée de références à la pop-culture et très bien écrit. Chaque épisode contient plusieurs punchlines. Il est dommage que la version française ait édulcorés, voir javélisé certaines répliques. La qualité d'écriture de Buffy contre les vampires ne peut s'apprécier qu'en VO.

Buffy : Qui êtes-vous ?
Angel : On a qu'à dire
que je suis votre ami.
Buffy : Mais qui vous dit
que je veux un ami ?
Angel : Je n'ai pas dit
que je serais le vôtre.

Buffy : À partir d'aujourd'hui, je ne fréquenterais plus que les vivants ! Je veux dire, des gens pleins de vie.


Cahier
critique

CHRONIQUE DES GUERRES PASSAGÈRES

Il y a des règles, des us et des coutumes, des choses à ne pas dire et d'autres à taire, tout est subtil et tout est abrupt. Mon dieu, est-ce ainsi que nous vivons ?

Babylon, de Damien Chazelle

La leçon, c'est que tout le monde tombe aux champs d'honneur. De l'actrice au producteur, du figurant au preneur de son, tout le monde se prend des balles pour la passion du cinéma. Point final à la ligne. Dans un maëlstrom d'image, de couleurs, de sensation, le film nous le martèle : personne ne s'en sort vivant. Le cinéma consume. C'est une guerre incessante et infinie où les soldats perdus sont remplacés avant même leurs décès. Hollywood est un cloaque, glauque et lubrique. Tout le monde ment et tout le monde s'invente. Tout le monde se raconte des histoires pour rester debout et continuer à avancer plus ou moins droit. L'issue de la guerre ? Il n'y en a pas. Hier comme aujourd'hui, la guerre fait rage.

Car c'est une guerre, à n'en pas douter. Ce n'est pas une succession de bataille, plus ou moins gagnées ou plus ou moins perdues, c'est une guerre avec son lot d'horreurs, de victimes et de profiteurs. C'est une guerre et c'est filmée comme une fête - éternelle elle aussi. On a envie d'en être, de connaître cette euphorie, de toucher du doigt l'éléphant de la gigantesque première scène. Et tant pis pour la note. Drogues, alcools, coups, blessures, trahisons, ce ne sont que les prix à payer, ils ne comptent pas. Demain, oui, demain, on veut bien s'occuper de l'addition. Qu'elle soit salée, quelle importance ? Tant que c'est gratuit et que l'argent coule à flots, on veut bien tituber jusqu'à la caisse. Le chemin qui y mène est constellée d'étoiles, de poudre et de joie. Sheers to the losers.

Ant-Man : Quantumania

Oui mais non ou non mais oui. Kevin Feige nous promet un ralentissement des productions ? Est-ce que la recette ne prend plus ? Voit-on le coutures du (multi) univers cinématographique ? Le film n'est pas vraiment mauvais mais comparé aux débuts du studio, il n'a aucune des scènes époustouflantes du premier (la scène de la douche par exemple). C'est juste pas mal avec de bonnes répliques, certes, mais rien qui retient l'attention au bout des 2h de films. En fait, je m'en fous. Pas une seule seconde, j'ai cru à l'intrigue du film. La scène de la torture est ridicule ("regarde comme je suis méchant, je maintiens ta fille la tête en bas, ouh la la"); la scène post-générique censée nous effrayer ou du moins nous titiller est plus que ridicule. Affublé Kang de déguisements de supermarché est sérieusement censé nous inquiéter ? Et la découverte

FROM THE WRITER/DIRECTOR OF KNIVES OUT
A 10-PART MYSTERY SERIES
peacock ORIGINAL
POKER FACE
peacock
NEW SERIES
JAN 26

de ses centaines de variants est gâchée par des effets spéciaux qui feraient passer She Hulk pour de l'art. D'ailleurs, cela non plus, cela ne va pas. Pour une série, ok, je veux bien qu'il y ait des soucis de budgets et passer outre le fait que She-Hulk se déplace en 3 images par secondes. Mais voir Modok version année 80 avec un copier/coller du visage de l'acteur pour un blockbuster en 2023... Idem, pour nous rassuer, on nous a promis un Kang qui tuerait la moitié du casting des Avengers... A condition qu'ils ne ressuscitent pas dans la suite ? Au fond, c'est ça le problème de Marvel : Disney et sa volonté de films familiaux. Ça et le fait que tout part dans tous les sens, qu'une direction générale manque cruellement et qu'à chaque film, on ajoute une menace, un héros, un univers de plus. Jusqu'où, bordel ? Jusqu'où ?

Poker Face, de Rian Johnson avec Natasha Lyone

Rian Johnson. Point. Cela devrait suffire à situer la qualité de cette série (en cours de diffusion au moment de l'écriture de cet article). Rian Johnson, le réalisateur de "A couteaux tirés" et de "Glass Onion". Celui qui a tenté de dynamiter Star Wars. Rian Johnson et instinctivement, on sait que ce sera bien. Très bien, même. Chef d'oeuvre en l'occurrence. Après le whodunit, c'est le how to catch them, autrement dit une relecture de la formule de Columbo. Ici, dès le début, le spectateur voit le meurtre. Puis c'est au tour de l'héroïne, Charlie Cale (Natasha Lyone) d'entrer en scène et de petits détails en petits détails de confondre le tueur. C'est un Columbo moderne, rythmé (beaucoup plus que la série des années 70), moderne, intelligente, drôle et qui reprend tous les codes de la série (jusqu'à son générique) pour les dynamiter et la reconstruire à sa façon. Seul bémol : la série est sur Peacock, un énième service de streaming vidéo. Bonne nouvelle : la série est reconduite pour une saison 2.

Le secret des mages du trident rouge par Maurice Daccord, éditions L'Harmattan

Il y a des villes qui vous marchent dessus, qui se dérobent, qui sèment votre parcours d'embûches et de billevesées pour vos décourager. Il y a des villes où la pluie serait la bienvenue. Des villes que l'on parcourt le corps posté de post-it pour ne pas oublier de tourner au bon endroit. Il y a des villes dont on cherche la sortie des années durant. Dans Le secret des mages du trident rouge, il y a une ville comme ça, une ville où on se dit, bordel mais qu'est-ce que je fais ici, pourquoi je suis venu habiter là ? Ces habitants-là sortent tout juste d'une série de meurtres, que voilà, c'est reparti. Une ado se fait trucider, décapiter, le truc moche, le truc du samedi soir à la télé, sur M6, avec Buffy et les 3 sorcières. Ou un vendredi soir, pour les plus jeunes, avec Abby à la science légale et Grissom aux questions judicieuses.

Sauf qu'ici, ça se passe en France, et c'est écrit par Maurice D'accord : « Le secret des mages du trident rouge ». C'est surtout un roman aussi bien ficelé qu'écrit, qui vous pose une ambiance dès le début, en quelques paragraphes.

Tranquille, la ville était tranquille.

Passés ces effroyables crimes chez les bonnes sœurs, depuis que ce nouveau commandant de gendarmerie avait pris ses fonctions et résolu l'affaire en deux temps trois mouvements ou presque, le calme régnait.

Il était temps, remontaient dans les mémoires d'horribles histoires, des crimes jamais résolues, meurtres plus atroces les uns que les autres, mutilations, éviscérations, rites sacrificiels…

[…]

A quelques mètres derrière Crevette, Eddy sue sang et eaux, se maudissant in petto d'avoir cédé à la demande récurrente de son pote : courir avec lui chaque semaine.

Ça te fera du bien, lui a-t-il répété à l'envi, sauf que là il

n'en peut plus, encore un tour de ce parcours interminable et il va y laisser la peau.

Dans l'écriture de Maurice Daccord il y a la lumière. Dans les horreurs racontées et décrites, Daccord cache une porte de sortie, un petit écriteau à peine éclairé pour que l'on s'y retrouve : de l'humour partout et des personnages truculents. C'est exactement le mot, ses personnages sortent d'un imaginaire à la Fellini, ils parlent comme du Audiard. Mêmes les rôles secondaires prennent place au premier rang. Les pages tournent et on a envie de fermer le livre et d'aller prendre un verre avec eux, avec tous.

Eddy Baccardi, soixante-cinq ans, toutes ses dents, pas de corset. Cet ancien chef de service aux assurances, le Parapluie, « Avec le Parapluie, finis les ennuis ! », est né français de parents italiens. Dans sa nouvelle vie il est le Barrolo des amours brisées, en compagnie de Léon il est devenu le pizzaiolo du crime.

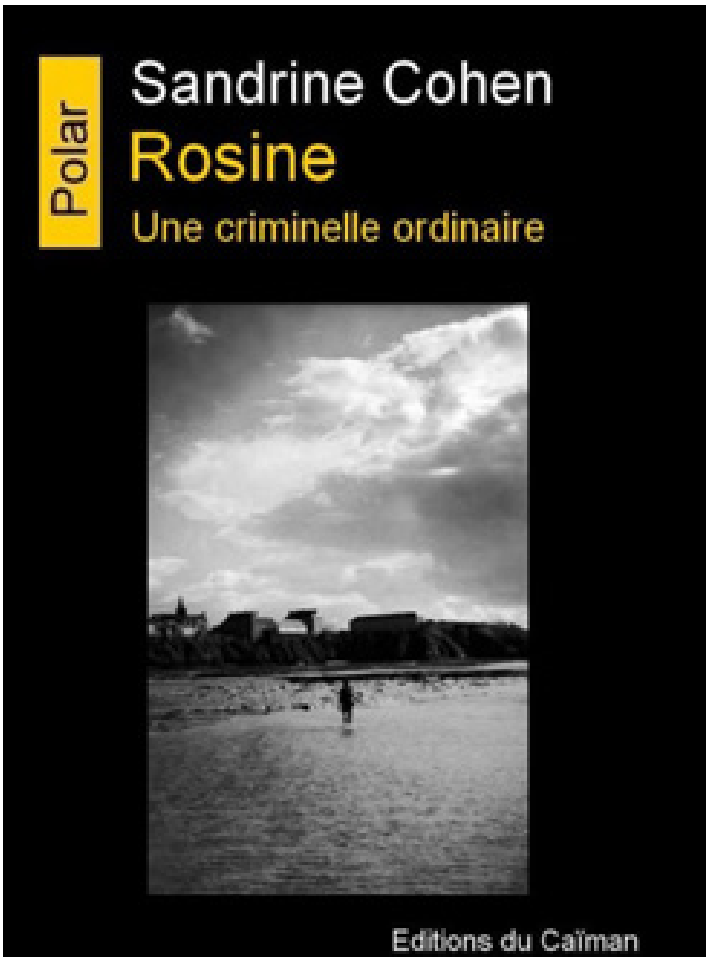
Depuis qu'il est à la retraite, Eddy fait dans l'écoute… Véritable ministre des couples quand ce n'est pas les coulpes, il exerce son sacerdoce en confessant les personnes divorcées ou en passe de l'être.

Alors on se dit c'est ça, c'est du feuilleton +, +, +, c'est addictif, on veut savoir, on veut comprendre, on veut continuer d'arpenter cette ville malchanceuse, surtout si c'est en compagnie des 2 compères, Crevette et Baccardi.

Rosine, une criminelle ordinaire, de Sandrine Cohen, aux éditions du Caïman

C'est un roman qui hurle, qui tape, qui cogne, qui ne vous laisse pas tranquille. Un mois après l'avoir lu, Clélia – l'héroïne – vient encore me rendre visite. L'histoire est simple : une femme tue ses deux petites filles. Elle les noie. La scène, se déroule dans les premières pages du roman, elle met mal à l'aise, on se dit « cette femme-là est folle ». C'est ce que tout le monde se dit, d'ailleurs. Dès lors, Clélia, enquêtrice de personnalité, n'aura de cesse de tenter d'expliquer son geste, de comprendre pourquoi Rosine, criminelle ordinaire, en est venue à noyer ses deux petites filles alors qu'elle leur donnait le bain. Clélia va aller au delà des apparences, au delà du premier réflexe défensive de la pensée. Clélia se met en quête de la vérité, celle qui explique sans excuser. Ce roman n'est pas un whodunit habituel. Ici, il ne s'agit pas de découvrir l'identité de l'assassin mais de comprendre le geste criminel de Rosine. En cela, l'enquête de Clélia sème ses indices et nous emmène à la conclusion à la manière d'un page turner.

Sandrine Cohen signe avec ce polar une œuvre maitrisée de bout en bout. Son style, sa lecture s'apparente à un sport de combat. Il vous met KO. Constamment, le livre vous remue, le livre vous questionne, le livre vous demande de réfléchir à votre vision de la justice. A bout de bras, le monde sur ses épaules, Clélia est un personnage, fort, intense, qui me hante encore, un mois après avoir refermé le livre. Ne faites pas l'impasse sur ce roman ! Il est sorti aux éditions du Caïman et disponible partout.



Jérémie Stocky

Éléments

Livre 1
Les derniers enfants de F.A.T.E.

Ethan, Eléa, Eliott et Emma ne se connaissent pas et pourtant ils sont les derniers enfants de F.A.T.E. Le jour de leurs 18 ans, leur destinée est révélée et, en un instant, la réalité bascule. Qui sont-ils vraiment ? Comment maîtriser ses pouvoirs quand on se retrouve plongé dans un monde totalement inconnu ? A qui accorder sa confiance quand tant de choses sont cachées entre les lignes ?

LA NUIT DU DIMANCHE

Disponible sur www.lanuitdudimanche.fr

Cahier fiction

41 LE FEU QUI VIENT

50 LA FEMME SANS BARBE

59 JOSÉPHINE ET LA BANDE DU MINOTAURE

68 LE GENDRE IDÉAL

78 VIVA LAS VEGAS

LE FEU QUI VIENT

Par Christophe Pantaa

Vingt ans plus tard, toujours la même leçon, ad libitum, et je ne parle pas de la morale de l'histoire. Vingt ans, c'est tout ce qu'il faut pour se rendre compte que la petite musique du monde est la même depuis le début, qu'elle se joue juste plus ou moins vite, plus ou moins rythmée. C'est la même et à chaque fois, elle se cache, elle se maquille, elle se joue de nous. Elle nous nargue et nous battons la mesure. Tendez l'oreille. Si tout le monde y prête attention, ce sera le sursaut mondial, *the awakening*, comme on dit par ici. *A fucking awakening.*

Le hasard a fait les choses pour que je me retrouve ici, vingt ans plus tard, à la même table dans le même *Diner* au bord de la même route traversant le désert et menant à Las Vegas. Les choses ont pris de la poussière, c'est indéniable mais tout a la même odeur. Les gens ont l'air fatigué, on devine les lueurs des casinos dans le lointain et comme les choses, je ne suis qu'amoncellement de cendres, ceux de rêves déçues et d'amitiés trahies.

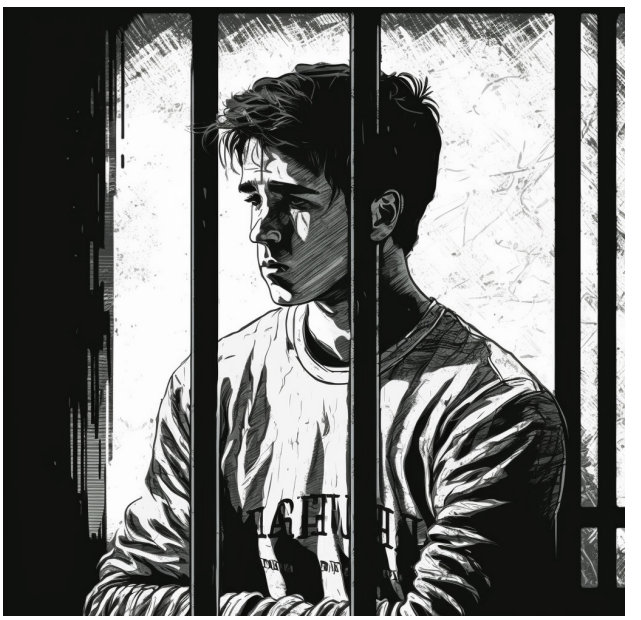
Et je suis là, pile vingt ans après l'avoir rencontrée et pile 20 jours après son décès. *La femme qui creusait des trous dans le désert.*

On m'avait rencardé, on m'avait dit "va la rencontrer", "tire-lui le portrait". "C'est une vieille folle et c'est ton ticket d'entrée". Pour le jeune journaliste que j'étais alors, c'était surtout une opportunité d'enfin dépasser les 500 mots dans un article.

Je l'ai observée, à mesure qu'elle s'approcher de ma table et dieu, qu'elle avait l'air folle. J'écris "dieu" et je l'ai pensé à l'époque, mais pas plus qu'hier qu'aujourd'hui je ne crois aux fables religieuses. Elle portait un châle sur sa tête dont s'échappaient des mèches blanchâtre et fileuses. Elle avançait le regard sur ses rangers, non pas pour s'assurer des pas qu'elle faisait mais pour rester en contact avec la terre ferme, avec la réalité. Cela lui faisait une ancre, comme un moyen pour elle de rester parmi nous, parmi les vivants. Elle portait une veste, un pantalon et un sac à dos militaire. Elle sentait le sable et la transpiration. Elle m'a salué d'un mouvement de tête et s'est assise. Puis elle a levé les yeux sur moi, un regard qui me jugeait, un regard qui me disait que je n'étais pas apte à comprendre mais qu'elle parlerait quand même. Le regard de ceux qui ont perdu avant même d'avoir joué.

Ele a soupiré. Puis elle m'a raconté sa vie. Enfin, non, pas sa vie à elle, mais celle de sa fille. C'est tout comme. Raconter une histoire, c'est se raconter soi-même.

Bonjour Zola, bonsoir Hugo, bienvenue au festin. Toc-toc-toc - mais qui frappe à la porte ? - le destin qui s'acharne. Père alcoolique, violent, incestueux - il y en a encore, je vous le met quand même ? De *shity* petits amis en mauvaises fréquentations, sa fille n'a jamais pu se barrer de Las Vegas comme elle en avait rêvé. Artiste qu'elle voulait faire, voir le monde, le chanter, le danser, digérer toute la misère d'un monde et en faire de l'or. A la place, la voici danseuse pour gogos et arptenseuse de trottoirs en vertu négociable. Fêtes, alcools, cocaïne, clients, ad libitum. Jusqu'à la disparition. Introuvable pendant trois mois, ni elle, ni son corps et aucunes autres filles ne pipaient mot. Trois mois plus tard, un jeune gangster arrêté pour un méfait quelconque a avoué son meurtre : un assassinat commandité pour l'exemple. La drôlesse pensait avoir trouvé son ticket de sortie, une ou deux magouilles en douce, quelques billets gardés par devers soi. Il l'a abattu pour 2 000 $ et a enterré son corps quelque part dans le désert.



Depuis, elle creuse.

Sa mère creuse des trous dans le désert pour retrouver sa fille. Elle creuse pour la déterrer et l'enterrer ailleurs, dans un cimétière sacré comme il se doit. Elle veut retrouver le corps. Elle veut retrouver son cadavre. Il n'y a plus que ça qui compte. Le père est mort, elle n'a pas d'emploi, elle ne vivait que pour elle. Elle a tout le temps du monde. Elle se lève à 5 heure du matin tous les jours, été, hiver, et vient prendre un café, ici, au *Diner*. Puis elle déploit sa carte, constellée de petites croix et décide des endroits du jour où elle va creuser. A la fin de la journée, elle ajoutera d'autres petites croix à sa carte.

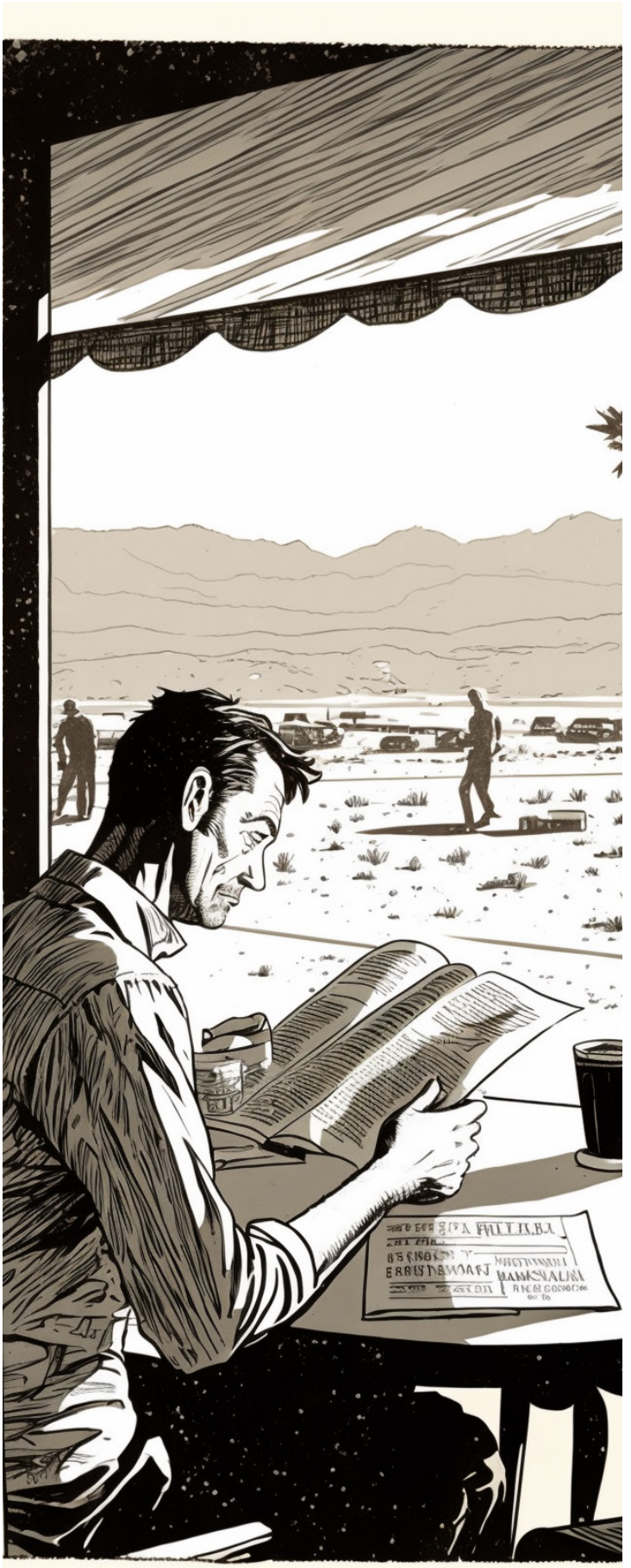
La femme qui creusait des trous dans le désert du Nevada pendant 25 ans.

La mère pleurait la fille, jour après jour dans un deuil infini et inexpugnable. Elle ne comprenait pas pourquoi, elle ne comprenait pas comment, elle ne comprenait tout simplement pas. La vérité, c'est que sa fille était morte avant même que son corps ne soit perdu. Sa fille avait été assassiné à la chaine, jour après jour, par une meute de loups assoifés de sang et de pouvoir. Cette fille était morte bien avant qu'elle ne naisse. Ses parents n'avaient pas engendré une petite fille, ils avaient engendré de la chair à canon, comme leurs parents avant eux et leurs parents avant eux.

Les chiens ne font pas des chats parait-il.

Moi je dis que les loups s'assurent que les chiens n'engendrent que des batards.

C'est son histoire que j'ai raconté il y a vingt ans.



Vingt ans plus tard, qu'est-ce que cette histoire dit de moi ? Après tout, raconter une histoire, c'est se raconter soi-même, n'est-il pas ?

Vingt ans plus tard, j'ai pris de la poussière et des lunettes, et les choses s'aggravent. Vingt ans plus tard, je pense pire.

Je pense que quatre-vingt dix neuf pour cent des hommes de cette planête sont là pour mourir en divertissant le un pour cent restant. Ce sont des *fucking* jeux du cirque.

Je pense que l'histoire de cette mère et de cette fille est l'histoire originelle; c'est la musique qui joue en boucle, c'est le bruit de fond de ce monde. c'est la même histoire qui se répète partout, à chaque instant. C'est la même et à chaque fois, elle se cache, elle se maquille, elle se joue de nous. Elle nous nargue et nous applaudissons à tout rompre. Tendez l'oreille. Si tout le monde y prête attention, elle nous raconte tout du feu qui vient.

Je repose le journal. Le titre en une m'a collé un fou rire nerveux. Mais tout va mieux, mantenant.

Je ne crois pas en dieu mais je pense sérieusement que quelqu'un ne nous aime *simplement* pas.

LA FEMME SANS BARBE

Deux adolescentes enquêtent sur des mystères liées à l'art. La première, Laetitia, est issue d'une famille de faussaire à la retraite. La seconde, Fleur-de-Fric, comme son pseudo l'indique, est une fille des beaux quartiers...

Que savez-vous de Lavinia Fontana ? » me demande Élora en plongeant ses yeux vert émeraude dans les miens. Elle me pose la question mais déjà les mots s'amoncellent aux portes de son palais. Elle n'attend qu'un signe, un haussement d'épaule, une moue dubitative de ma part, pour déverser en cascade son savoir. Certains ne brillent que par ce biais, en posant des questions dont ils sont sûr d'avoir la réponse. Ce n'est pas le cas de ma Collante, elle, elle a soif de partage et je n'ai aucune honte à avouer que cette femme m'est totalement inconnue.

- Ah, une grande peintre. Elle a marqué son époque mais n'a pas été reconnue à sa juste valeur. Savez-vous que ce fut la première femme à peindre des scènes mythologiques ? C'est-à-dire des scènes de nues. A l'époque, à la fin du XVIème siècle, aucune femme n'était autorisée à peindre ce genre de sujet ! Elle, elle le fut, sans doute grâce au soutien du Pape Grégoire XIII. Elle fut d'ailleurs officiellement nommée peintre de la cour par Clément VIII.

Tout en parlant, ma Fleur-de-Fric faisait les cent pas autour de moi. Je m'étais allongée de tout mon long sur un banc de la cour des Vosges et jouait avec les nuages passant à travers les branches des platanes.

- Fascinant, lui dis-je tout en oubliant déjà le nom des papes et leurs époques.

- Sa vie privée aussi marque une avance sur son temps, reprit-elle. Elle s'est mariée à un peintre sans grand talent, Gian Paolo Zappi. Et plutôt que d'en prendre ombrage et de l'empêcher d'exprimer sa créativité, savez-vous ce qu'il a fait ? Il a stoppé sa carrière. Net ! Et il s'est mis au service de sa femme, à prendre des commandes, à en faire la publicité, à organiser son travail. Vous vous rendez compte ! Au seizième siècle !

- Y a une expo dans le coin que t'es tout excitée ? Tu veux y faire un tour ?

Élora se pencha au-dessus de mon visage et m'observa un instant avant de reprendre :

- Il y a une semaine, un riche collectionneur a sollicité mon père pour des conseils sur un tableau de Fontana. Il a refusé parce que trop occupé. Ce matin, ce collectionneur le relance et l'appelle à l'aide.

- Et qu'as répondu ton père ?

- Rien, il est en Égypte, il est injoignable.

Je me redressais sur mon banc de pierre subitement et nos têtes faillirent se télescoper.

- Comment tu es au courant de tout ça, et pourquoi tu m'en parles ?

Elle agita son smartphone sous mon nez.

- Je vous l'ai dit déjà, je pirate les mails de mon père. Et je vous en parle parce que j'ai accepté l'affaire à sa place.

- Mais on va faire quoi ?

- Je n'en sais rien, me lance-t-elle, nonchalante. Allons au rendez-vous et on improvisera.

- Mais enfin, le gars attend ton père et deux ados débarquent à sa place, c'est louche.

- Pas nécessairement. En revanche, il faut faire vite, le rendez-vous est dans trente minutes.

- C'est par où ? lui demandais-je en me levant.

- Ce n'est pas très loin.

- Mais qu'est-ce qu'il fait ton père comme métier ?

- Oh, je vous l'ai dit, c'est une autorité.

« Je vois, je vois » nous assure-t-il et j'ai la nette impression que ses mots sont chargés de soupçons. Je m'enfonce dans le canapé sous le poids de sa suspicion tandis qu'Élora, assise à ma gauche, sourit du mieux qu'elle peut.

Le salon dans lequel nous nous trouvons sent la discrétion de l'homme très à l'aise financièrement et sans velléité de le crier sur les toits. La bibliothèque courant sur tout un pan de mur est fermée et n'offre aucun bouquin aux éventuels visiteurs. Tout est à cette image : caché, sous clef, à l'abri de regards indiscrets. Dans un coin de la pièce, un chevalet est dissimulé sous un large tissu rouge.

L'homme assis en face de nous ne doit pas avoir plus de quarante ans. Il porte un bouc finement taillé et une chevalière trop large pour ses doigts de pianiste. Il parle d'une voix basse, calme, neutre, qui ne trahit aucune émotion. Il croise les jambes et sa main repose sur son soulier, à la semelle immaculée.

- Mon père m'a envoyée pour prendre une photo du tableau.

- Je comprends, je comprends.

- Et si vous pouviez nous donner plus de détails sur votre demande, il vous en serait gré.

Élora déposa son smartphone sur la table basse vitrée entre lui et nous.

- Je vais enregistrer la conversation et lui enverrais aussitôt terminée.

- Et bien soit, se décida-t-il en dépliant ses jambes et en écartant ses bras, convaincu. Par où commencer ?

- Par le début.

- Je m'appelle Aristide de Mont-Marmont, je…

- Par le début de l'affaire, le coupa Élora. Pourquoi avez-vous contacté mon père ?

- J'y venais. Je suis marchand d'art. Un client m'a demandé de lui trouver un certain tableau pour une certaine somme. La recherche du tableau, son acheminement a pris un mois. Comme il est de coutume, le client a voulu une preuve de son authenticité et j'ai donc fait appel à votre père… Qui m'a répondu qu'il ne s'occupait plus de ce genre de service et il m'a recommandé un expert.

- Je vois, je vois, dis Élora pour l'encourager.

- J'ai donc contacté l'expert en question, qui est venu prendre le tableau. C'était il y a une semaine. Et depuis, ni lui, ni mon client ne m'ont recontacté ou ont répondu à mes mails et mes appels.

- Je comprends, je comprends.

- J'ai donc recontacté votre père dans la mesure où c'est lui qui m'a conseillé cet expert.

- Vous avez son nom ? Et celui de votre client ?

- Le nom de l'expert m'échappe, demandez-le à votre père. Quant à mon client, j'ai fait des recherches et c'est une impasse. L'homme a qui j'ai parlé n'existe pas.

- C'est intriguant.

- C'est extrêmement dommageable pour moi, pour ma réputation, pour mes finances. Et j'ai besoin de votre père, ajouta-t-il en se penchant vers le smartphone avec ostentation, pour me tirer de ce mauvais pas et préserver ma réputation intacte.

Élora acquiesça et récupéra son smartphone.

- Je vais lui envoyer ça tout de suite.

- Faites, je veux bien une copie du fichier aussi.

- Vous l'aurez. Dès que j'aurais du nouveau, je vous recontacterais. Ou mon père le fera.

- C'est mon souhait le plus cher, nous affirma-t-il.

♒

« Et maintenant ? » m'enquis-je une fois à l'air libre.

- Et maintenant, je vérifie les messages envoyés pour trouver le nom de l'expert recommandé par mon père et nous irons lui rendre une petite visite.

- Pourquoi il n'appelle pas la police ?

- Avez-vous remarqué qu'à l'instant où j'ai enregistré la conversation, tout est devenu très flou et général ? Un certain peintre, un certain tableau. Quant aux noms, aucun n'a été cité explicitement.

- Oh, fis-je fronçant les sourcils. Ça sent l'arnaque à plein nez.

- Ce doit être un tableau volé, oui. D'où son extrême prudence. Bien ! J'ai le nom et son adresse. Montmartre, Alexandre Routier. En avant, Laetitia !

♒

L'adresse nous conduisit au fin fond d'une ruelle désertée par la horde de touriste friand des rues de Montmartre.

- Ce devrait être là, me prévint ma Collante en désignant une porte bleue du doigt.

Je m'approchais de l'immeuble sans trouver d'interphone.

- Il va falloir faire tous les étages pour trouver le bon appartement, me lamentais-je.

- A moins que l'immeuble ne soit à lui. Il n'y a qu'une seule sonnette.

- Bah vas-y, sonne.

- Je ne pense pas que ce soit nécessaire.

Elle m'indiqua d'un mouvement de tête la porte d'entrée et j'aperçus un faible interstice : elle était ouverte.

- Allons-y, ordonna ma Collante.

- Tu es sûre ?

Mais Élora était déjà à l'intérieur.

- Monsieur Routier ? appela-t-elle sur le seuil. Monsieur Routier, vous êtes là ?

Un blouson de cuir et un parapluie étaient suspendus au porte-manteau. Quelques baskets et chaussures de villes trainaient en désordre à son pied. Élora fit quelques pas de plus et je la suivis.

- Monsieur Routier, tenta-t-elle à nouveau.

Un reflet attira mon attention. Un verre vide était couché sur le sol, près d'une double-porte. Je tapotais l'épaule d'Élora pour le lui signaler. A mesure que nous approchions, une forte odeur d'alcool commença à titiller mes narines. Près du verre, nous trouvâmes les vestiges en morceaux d'une bouteille de cognac.

- Ça pue, dis-je en me bouchant les narines.

- Ce n'est pas l'alcool. C'est monsieur Routier.

Le corps de l'expert reposait à demi-allongé contre le mur, à droite de l'entrée, dans une mare de sang.

Je poussais un cri aigu de surprise et de dégoût.

- Regarde ce qu'il a sous l'épaule, me murmura Élora comme si parler à haute voix pouvait déranger le mort.

- Je ne vais pas regarder un cadavre !

- Regarde !

Je lançais mon regard, en mode homéopathique, des regards furtifs pour m'habituer puis un coup d'œil franc et prolongé. Alexandre Routier avait reçu une balle en pleine tête. Sous son bras était coincé une trousse à pharmacie.

- Je vais vomir, annonçais-je.

- Attendez-moi dehors alors ! Il faut que j'inspecte tout ça avant de partir.

- Ok, ok, je vais rester avec toi.

Je reportais mon attention sur la pièce et ne trouvais rien qui puisse être digne d'intérêt. C'était un salon normal, fonctionnel, avec une télévision grand écran et des plantes à chaque coin. Quelques feuillets étaient étalés sur la table basse et une large torche électrique était posée dessous. Élora s'en empara et l'alluma mais

aucun faisceau de lumière n'en sortit.

- Une lampe qui ne fonctionne pas, bizarre, lui dis-je.

- Elle fonctionne, me répondit-elle.

- Ah.

Elle parcourut en vitesse les pages sur la table basse.

- C'est incroyable ! s'exclama-t-elle. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Je m'approchais d'elle.

- T'as trouvé quoi ?

- Ce sont les résultats d'une analyse. Il est dit que la peinture analysée provient de pigments du début du vingtième siècle mélangés à de l'hémoglobine.

- Du sang ? On a peint un tableau avec du sang. Quel tableau ?

Élora me montra du doigt l'en-tête du courrier. L'analyse avait été faite sur un échantillon provenant d'un tableau de Lavinia Fontana.

- Ce n'est pas le nom mentionné dans le mail adressé à ton père ?

- Oui.

- Donc ce serait le tableau du marchand d'art ?

- Je pense, oui.

- Mais Lavinia est une peintre du seizième siècle, non ? Elle n'a pas pu peindre un seul de ses tableaux avec de la peinture du vingtième siècle ?

- Oh que non !

- C'est donc un faux tableau.

Ma Collante ne me répondit pas et me tendit d'autres pages portant le même en-tête.

- Lisez. Ces analyses, faites par le même laboratoire, sur le même tableau, arrivent à la conclusion opposée. Le pigment correspond à l'époque.

- Je ne comprends pas. Faux ou pas faux ? Comment peut-on avoir deux pigments différents ?

- J'ai une petite idée, me garantit-elle en se saisissant de la lampe-torche. Partons.

- On ne prévient pas la police ?

- Retournons voir Aristide, et laissons-le avertir les autorités.

Une fois à l'extérieur, Élora me lança quelques regards inquiets.

- Vous tenez le coup, Laetitia ?

- Oui, oui, ça va mieux, merci.

- Je suis désolée. Je ne pensais pas que nous étions sur sa piste avant de venir ici.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle s'arrêta en plein milieu de la chaussée.

- Vous n'avez pas compris ? La trousse à pharmacie, un seul verre sur le sol, la bouteille de cognac. C'est le même modus operandi que pour votre père .

- Oh bordel… Tu… Il…

- Oui, oui, expliqua-t-elle en reprenant la marche. Sans aucun doute. Routier ouvre sa porte et découvre une jeune femme qui feint une blessure ou une agression, et qui, en tous cas, a besoin d'aide. Il l'installe dans son salon et va récupérer une trousse à pharmacie, une bouteille d'alcool et un seul verre. Un seul verre, car lui n'en a pas besoin. Et en revenant dans le salon, la femme le met en joue. Il laisse tomber le verre et la bouteille et se fait abattre.

- Elle était venue récupérer le tableau ?

- Ce n'est pas elle qui a le tableau. Elle était venue récupérer une information et elle s'est rendu compte que Routier l'avait aussi obtenue et qu'elle ne pouvait donc pas le laisser vivre.

- Mais quelle information ?

- C'est ce que nous allons découvrir chez Aristide. Voyez-vous, je suis prête à parier que c'est lui qui a le tableau.

« Vous revoilà à nouveau » s'étonna Aristide.

- Oui, avec votre affaire résolue, fanfaronna Élora. Cependant, vous allez devoir prévenir la police pour Alexandre Routier.

- Pardon ?

- Pouvons-nous retourner dans votre salon ? demanda Élora en s'y engouffrant sans attendre la permission.

- Mesdemoiselles, tança Aristide derrière nous. Je vous prie…

Élora le coupa.

- Vous avez contacté mon père pour vous sortir de cette mauvaise passe, et il a refusé. Vous êtes donc allé vous-même, ou peut-être avez-vous envoyé un homme de main chez Alexandre pour tirer cette affaire au clair. Vous avez récupéré le tableau et sans doute Routier vous a raconté l'histoire des deux pigments ? Une

peinture adéquate à l'époque où le tableau a été peint, et une peinture plus récente, datant du vingtième siècle. Je me trompe ? Votre curiosité a été piqué. D'autant plus que votre acheteur mystère avait mystérieusement disparu. Quel mystère pouvait bien receler ce tableau ? Vous avez donc recontacté mon père.

Tout en parlant, Élora s'était approché du chevalet recouvert par un tissu rouge. Elle le retira délicatement et mis au jour le portrait de ce qui semblait être un homme, couvert de poils et tenant à la main un parchemin.

- C'est donc ce tableau ! Le portrait d'Antonietta Gonzales !

Aristide s'assit sur le canapé, croisant ses jambes.

- Et où tout cela nous mène-t-il.

- Votre client n'avait aucune intention d'acheter ce tableau. Il voulait juste que vous le dénichiez, il voulait l'approcher. Il vous demande donc le faire expertiser, et envoie une femme pour le dérober. Mais voilà, une fois sur place, elle se rend compte que le tableau n'est plus là et que l'information demandée par son employeur est en possession d'Alexandre Routier.

Aristide blêmit.

- Est-ce que je suis en danger ?

- Je ne crois pas mais difficile à dire. Vous êtes encore en vie, le tableau est toujours là. Alexandre a dû donner l'information recherchée d'une manière ou d'une autre. Soit de vive voix, soit parce qu'il l'a écrit quelque part. Le fait qu'on ne soit pas revenu vers vous tendrait à prouver que vous n'êtes pas considéré comme une menace. Aussi, je vous conseillerai plutôt de rester discret sur ce tableau, voir même de le rendre au musée auquel il appartient. Quant au mystère des deux pigments… Pouvez-vous fermer les rideaux, monsieur de Mont-Marmont ?

Aristide se leva pour accéder à la requête de ma Collante. Celle-ci se tourna vers moi :

- Le tableau vous plait ?

- Pas vraiment. C'est qui ?

- Il s'agit en fait d'un enfant, de sexe féminin. C'est Antonietta Gonzales, dont le père a inspiré la légende de la belle et la bête.

- Ah bon ? Ce n'est pas un conte de fée ?

- Cette enfant est atteinte du syndrome de l'hypertrichose, qui vous recouvre de poil des pieds à la tête. A l'époque, on avait pris son père, Pedro, pour un loup-garou. Il a été offert à Henri II lors de son couronnement. Kidnappé des Îles Canaries et offert à un roi, vous imaginez ? Toute la cour qui l'observe, qui l'ausculte… Mais l'histoire se finit bien, vous allez voir. Il a été éduqué et anobli et c'est la reine Catherine de Médicis elle-même qui a décidé de lui trouver une femme. Qui, a son tour a été effrayé par l'apparence de Pédro, avant de lui trouver un certain charme et d'en tomber amoureuse. Voilà pour l'origine du conte. Ils eurent sept enfants, dont quatre ont hérité du syndrome du père. Vous en contemplez un, qui a été offert en cadeau à la maîtresse du Duc de Parme.

- Fascinant, lui dis-je à mesure que la pièce s'assombrissait. Mais c'est un faux ou un vrai, alors ?

- Un vrai.

- Alors comment expliques-tu la présence des deux pigments. ?

- Quelque chose a été ajouté plus récemment. Avec une peinture à base de sang, qui a ensuite été effacé. Vous vous souvenez de la petite Dorothée[1] ?

D'un geste, elle alluma la lampe torche et la pointa vers le tableau. Des lettres apparurent alors en surimpression sur la totalité de la toile.

- « Sectantum vestigia ex femina sine barbatum », lut-elle à haute voix… « Marchez dans les pas de la femme sans barbe »…

- Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

- C'est ce que nous allons devoir comprendre, trancha ma Collante en éteignant sa lumière noire, nous plongeant ainsi dans l'obscurité.

Extrait du roman "La bande à Picasso"

à paraitre aux éditions NDD

Pour être tenu informé de la parution, inscrivez-vous à la newsletter en scannant le QR code ci-dessous ou rendez-vous sur le site www.lanuitdudimanche.fr

[1] Fait référence à une enquête que vous trouverez dans le recueil "La bande à Picasso", à paraitre.

JOSEPHINE ET LA BANDE DU MINOTAURE

C'est du toc, nos lapis-lazuli et nos joyaux de jade, c'est de la peinture sur de la verrerie, elle s'écaille et tombe en pluie à chaque french-cancan. Accrochées les unes aux autres, les filles ont l'air de fondre en petites particules d'or. Le sol sursaute à chaque tempo et fait s'envoler l'espace d'une seconde la poudre que les danseuses répandent en exécutant leur numéro : paillettes et résidus mordorés valsent et lévitent constamment à quelques millimètres du sol. C'est du toc mais c'est de la vraie magie. Accroupie derrière la troupe, cachée aux yeux des spectateurs, j'attends mon heure en prenant note mentalement de ce qui ne va pas. C'est un réflexe de professionnel, tous les artistes ont le même, un petit ange jamais satisfait qui chuchote constamment à l'oreille. « Ce pas est raté, cette réplique est arrivée trop tôt, personne ne l'a remarqué mais tu t'es trompé de ligne et cette note est totalement fausse… » Mais, ce soir, ensevelie sous les minuscules petits manquants, je perçois autre chose, une inquiétude diffuse, une agitation côté jardin. Masqués par la musique, les applaudissements et les bravos, je déchiffre quelques phrases : « Déborah est morte ? ». « Une balle dans la tête ». « C'est du poison ».

Les lumières s'éteignent. Les danseuses regagnent plus vite que d'habitude les coulisses et s'agglutinent autour du corps de Déborah, inanimée, confortablement installée dans un fauteuil. Quant à moi, les lumières me révèlent, et je nais au public, m'élevant lentement, avec rien d'autre qu'une longue perruque rouge masquant, tant bien que mal, le fait que je sois nue. Enjambant ma coquille en carton-pâte, marchant sur de l'eau en bakélite, ma voix s'enroule tout autour de la salle et ma nudité devient clandestine. Les hommes n'ont d'yeux que pour ma performance. Et pour mes gros seins de mammouth.

♒

Maurice est un petit homme rond aux pieds trop petit pour son poids. Il a des pieds de petit rat d'opéra, fins et pointus. Ses jambes s'affinent juste en-dessous des genoux pour constituer deux allumettes malingres. C'est un miracle de le voir marcher vers soi, ses jambes s'agitant frénétiquement comme un nourrisson plongé dans un ruisseau. Il porte toujours des bretelles, bleu et rouge, souvenir d'un exil américain, fièrement porté sur une chemise blanche aussi épaisse qu'un exemplaire du Petit Journal Illustré . Son crâne chauve luit en toute circonstance, constamment astiqué par un grand mouchoir blanc qu'il garde sous sa casquette plate.

- Arrêtez de ribouler des cabots , vous autres, préparez-vous pour la prochaine scène, allez ! s'égosille-t-il en agitant ses mains.

Maurice s'évente en secouant sa coiffe et les filles déguerpissent en sautillant. Ses petits yeux noirs, enfoncés tout au fond de son visage, me fixent sans me regarder.

- C'est une catastrophe.

Je reporte mon attention sur Déborah. Sa tête penche sur le côté gauche, de tout son poids, tout comme sa langue, qui pend mollement.

- Elle n'a jamais été aussi jolie, dis-je.

- Joséphine ! Tout n'est pas sujet à la plaisanterie !

- Excuse-moi de ne pas être hypocrite, Maurice ! Je ne vais pas pleurer les salopes qui tentent de prendre ma

place.

Il me prend la main et la tapote nerveusement.

- Allons, tu sais bien que tu es irremplaçable.

Je récupère ma main.

- Ouais, ouais. N'empêche, tu lui as accordé ma loge. Je la récupère, je te préviens. Quant à elle, elle n'a eu que ce qu'elle méritait. C'était une cramponneuse, cette fille.

- Personne ne mérite de finir étranglée, Jo.

D'une main délicate, je baisse le col bouffant de son costume de scène et n'aperçoit aucune marque sur son cou.

- Pourquoi « étranglée » ? Cela ressemble plus à du poison.

- Ne parle pas de malheur, Jo, je t'en supplie. Du poison, seigneur-marie-joseph, tu ne te rends pas compte de ce que tu dis ? Si c'est quelque chose qu'elle a mangé ici, tous les clients vont vouloir être remboursés, nous allons fermer. Non, non, elle a été étranglée par son fiancé jaloux.

- Je veux bien, Momo, mais mate son cou. Aussi tourte que soient les chameaux , ils sauront faire la différence entre un empoissonnement et…

- Tu fais chier, Jo, tu sais combien je me suis endetté pour ouvrir ce cabaret ? Aide-moi, fais le guet, veux-tu ?

Aussi vif qu'un cabri, Maurice se planta devant Déborah et plongea ses mains pour lui saisir le cou. Il serra de toute ses forces, marbrant son visage de rougeurs sous l'effort et poussant des gémissements d'athlète. Il relâcha sa pression, contempla son travail et serra à nouveau. Et il recommença une troisième fois, en nage.

- Cette paillasse ne marque pas, jésus-marie-joseph. Même morte, elle me gave le sang !

Puis se retournant vers moi, il ajouta :

- Jo, file dans sa loge. Elle a un petit rigolo dans son sac pour se protéger des macs, va le chercher, vite

- Mo, je suis toute nue !

- Tu la veux, ta loge ou pas ?

Je le quittais au plus vite, accompagnée par son marmonnement d'insultes dans mon dos, sans savoir si elles étaient adressées à moi ou à Deb'.

La loge de Deb' – mon ancienne-futur loge – était l'une des trois individuelles. Plutôt réservée aux vedettes du cabaret – dont j'étais – certaines lèches-boules héritaient parfois du droit d'en jouir – suivez mon regard. La chair est faible, celle de Maurice est flasque mais il n'en reste pas moins un homme. Quand un homme est moche, il ne lui reste que le pouvoir. D'ailleurs, tous les hommes puissants sont moches, vieux et dégoutants. Et quand ils sont beaux, c'est qu'ils sont le fils d'un vieux moche dégoutant.

La loge empestait le patchouli et l'orange. En gros, j'étais au bon endroit, seule une cocotte se parfume ainsi. J'avisais sur le porte-manteau, un négligé de soie format robe de chambre que je m'empressais de revêtir. Frédo, le concierge, rôdait dehors et j'avais bien vu à ses yeux qu'il se les rinçaient au lieu de marner . Furetant, je me mis en quête du sac de la morte. Faisant d'une pierre, deux coups, je mis la main sur quelques tenues pas piquée des hannetons. Robes, corset, fanfreluches, la macchabée menait la belle vie. Certaines de ses toilettes étaient bien au-dessus de mes moyens.

Je trouvais le sac sur la chaise. Je l'ouvris par acquis de conscience. Outre le pistolet, j'y trouvais une petite fiole, une liasse de billets, et un charmant pendentif en forme de tête de taureau. Par conscience professionnelle, je refis une dernière fois l'inventaire du sac. Il ne contenait en fait que l'arme à feu. Je m'emparais aussi du tas de vêtements mis de côté et sortis de la loge pour gagner la mienne. Cinq minutes plus tard, j'en ressortis correctement apprêtée, pendentif au cou.

Maurice rongeait son frein et m'accueillit en moulinant ses bras.

- C'est le moment de se faire belle ? Tu ne comprends pas ce qu'on risque ?

- Tiens, ton arme.

- Tais-toi. On va attendre l'orchestre. J'ai demandé à Frédo de retenir l'inspecteur Marloux, au moins jusqu'à l'orchestre.

De la salle monta un tonnerre d'applaudissement. Et les musiciens entonnèrent leur petite musique. Armé du flingue, les yeux à demi-fermés, Maurice battait la mesure, faisant mine de diriger à lui seul l'orchestre. A chaque coup de grosse caisse, pris par le diable, Maurice écarquillait les yeux, tendait son bras et pressait la gâchette. Après avoir logé trois balles dans le corps de Deb', il jeta le pistolet à terre et s'essuya le front avec son mouchoir immaculé.

- Eh bien, c'est parfait. Son fiancé, inconnu de nous, s'est faufilé pendant le spectacle et lui a tiré dessus.

- Par jalousie ?

- Par jalousie, parce qu'elle cuisine mal, parce que c'est une pute. On s'en fout. On laissera l'inspecteur Marloux en décider. Fais passer le mot. Allez, allez ! Ouste.

Partager sa loge, c'est vivre au milieu de sables mouvants. Tout s'enfonce et se déplace constamment. Le maquillage, les affaires personnelles, les costumes, rien ne se retrouve là où on les a posés. C'est un bordel infini, un microcosme de basse-cour où rumeurs, rivalités et solidarités se disputent le premier rang. Tout le monde parle trop fort, tout le monde est plus ou moins nu, personne ne fait attention à personne. Lorsque j'ouvre la porte, les pia-pia cessent instantanément et une quinzaine de têtes se tournent vers moi.

- Mazette, persifla Ronda, t'as une belle tenue, toi.

- Tu t'es faite belle pour Marloux ou pour célébrer la mort de la pute ?

Ronda donna une petite tape à sa partenaire, Isa. Les deux formaient un duo sur scènes. Ronda, petite boulotte ne pensant qu'à manger, se faisait tourner en bourrique par Isa, qui, grande, mince et sans poitrine, jouait le rôle d'un homme. Jusqu'à ce que les deux comparses se retrouvent à poil et que le public découvre qu'Isa était, en vérité, une femme. Bon nombre de numéros du cabaret se finissait dénudés. Sauf le mien. Mais moi, je commençais nue.

- Isa, on n'insulte pas les morts, ça porte malheur. Et surtout, on n'accuse pas sans preuve.

- T'as vu le prix de ses robes ? C'est pas avec ce qu'on gagne ici qu'elle pouvait se payer ses toilettes.

- D'ailleurs, ta robe, elle t'a coûté combien ?

Malka me posa la question, cherchant à planter ses yeux dans les miens, à défaut de pouvoir y planter autre chose, sans doute. Malka avait toujours respiré la frustration et l'envie. Dans sa tête, elle était la seule star et son numéro de danse dans la revue était un affront à son talent. Il y a des gens, comme ça, qui se voient plus grand qu'ils ne le sont. Habillé trop grand, ils vous assureront que le costume qu'ils portent les étouffe. Malka était de ces gens-là. Elle était aussi la meilleure amie de Déborah, donc bien placée pour connaitre la provenance de ma robe. Aussi, je ne lui répondis pas.

- J'ai des nouvelles de Maurice.

- Joli pendentif, relança Malka.

- J'ai une histoire commune pour la police.

- On sait qui a fait le coup ? lança Mona.

Mona était la dernière recrue et la plus jeune de la troupe. Naïve, elle ne voyait dans ses collègues qu'une seule et même famille. Naïve, je veux bien, mais sa capacité à occulter les coups bas, les insultes et pièges de ses rivales confinait parfois à la bêtise pure et simple. C'est peut-être ça qui la sauvait, d'ailleurs. A cet instant-là, je me dis que ce devait être la seule à se préoccuper réellement du sort du Déborah.

- Non, on ne sait pas, lui répondis-je. Mais voilà l'histoire pour les chameaux. Son fiancé s'est introduit dans les coulisses et l'a buté. Fin de l'histoire.

- Pff, riposta Malka, elle n'a pas de fiancé.

Elle prononça ce dernier mot comme s'il lui en coûtait.

- Tant mieux alors, retorquais-je, au moins notre version ne fera de mal à personne.

- C'est terrible, s'écria Isa, d'être abattu par son petit ami. C'était un mac ?

- T'es idiote ? Elle a été étranglée, on va dire ça pour la flicaille, c'est tout.

- Je le sais, ma chère, mais je rentre dans mon rôle. Je ne suis pas qu'une bouche et un ventre, moi. J'ai besoin de plus d'éléments pour témoigner. Est-ce que j'aimais Déborah ? Est-ce que c'était une amie ? M'avait-elle alertée du comportement jaloux de son fiancé ?

- Isa, tu nous broutes. Tais-toi. Tu ne seras jamais tragédienne.

- Elle a été empoissonnée pour dire la vérité, rectifiais-je.

- Ronda, à quoi tu n'as pas gouter ce soir, qu'on sache quoi manger ?

Tout le monde se tourna vers Mona qui avait lancé cette attaque.

- Qu'est-ce qui t'arrive à toi ? Tu… Qu'est-ce qui t'arrives à montrer les dents ?

- Vas-y Mona ! lança une des danseuses en fond de salle.

Aussitôt reprise par une autre, puis par une autre. En quelques secondes, la loge redevint un poulailler, rires et discussions se mêlant sans que rien ne soit audible. Malka en profita pour s'approcher de moi et me dit dans un souffle à mon oreille :

- Je me fous que tu lui piques ses robes. Mais je veux le pendentif du Minotaure. Il représente beaucoup pour moi. C'est sentimental.

- Cette babiole ? fis-je innocente en le caressant du bout des doigts. J'ai cru que c'était un taureau. Je l'ai acheté près des quais.

- Menteuse.

Je soupirais.

- Tu as une preuve que cela lui appartenait ?

- On en reparlera, Jo, finit-elle par me dire en serrant les dents.

- Jo ! s'exclama Isa dans le brouhaha. Jo ! répéta-t-elle et le calme revint. On dit quoi alors ? On ajoute des détails ? On le connait ce soi-disant fiancé ?

- Non, non, on reste simple. On ne l'a jamais vu, Déborah était très discrète sur sa vie, on n'en sait pas plus. Son fiancé portait un long manteau sombre, un chapeau, on n'a pas vu grand-chose. On va dire qu'il faisait dans les 1m80… Ah, et il a tiré trois fois.

- Ok, on fera avec ça. C'est plutôt maigre mais…

La porte s'ouvrit avec violence et je l'évitais de justesse. L'inspecteur Marloux entra dans la loge et aussitôt les filles hurlèrent, faisant mine de cacher leurs seins. Deux téméraires non identifiées lancèrent en direction du flic une brosse à cheveux.

- On est toutes nues !

- Attendez dehors !

- Sortez !

A sa suite, deux poulets en uniforme entrèrent à leur tour. L'œil mauvais mais n'en perdant pas une miette, Frédo ferma la marche, ferme la porte et se planta devant, dès fois que nous viendrait l'envie de s'enfuir.

- Mesdames, du calme, commença Marloux.

L'inspecteur Marloux était bel homme, pour un flic. Mâchoire carrée, rasé de près, larges épaules de nageur, il portait le costume comme s'il voulait vous le vendre. Il le savait, il en jouait. Son charme opérait à la première rencontre. Hélas, la tête était aussi vide que ses muscles pleins.

- Mesdames, j'ai un macchabé de sesse féminin, refroidie par pistole de trois balles. Esse l'une d'entre vous peut me dire quelque sosse ? A ce susset ? A propos du meurtre ?

Quinze voix lui répondirent en même temps.

- Assez ! Assez ! ordonna-t-il. Vous ! Dites-moi.

Ronda se leva et fit une révérence.

- Merci bien de votre confiance, monsieur l'inspecteur. Un homme inconnu a réussi à pénétrer en coulisse et il a abattu Déborah en plein spectacle de 3 balles. Cet homme était son fiancé. Voilà.

- Si c'est un inconnu, comment vous saviez que c'était son fiancé ?

- Eh bien, je… Eh bien, oui… Euh…

Isa se leva, posa une main sur l'épaule de Ronda pour la faire assoir. Elle résista mais finit par obtempérer de mauvaise grâce. Isa porta alors la main à son cœur et déclama :

- Inspecteur Marloux… Lorsque cet homme a tendu son arme à bout de bras, il a insulté notre Déborah d'une manière que seul un proche aurait pu se permettre. Cet homme, inconnu, dans les 1m80, portant un chapeau et un imperméable sombre, est donc soit son fiancé, soit son mac.

- Ok, je vois. Personne n'a vu son visasse ?

- Las, trois fois hélas, reprit Isa, nous étions alors toutes concentrées sur la scène.

Marloux hocha la tête.

- Oui, c'est ce que Maurice m'a raconté… Eh, bien, ajouta-t-il en se tournant vers Frédo, montrez-moi sa losse.

¬- Sa losse ?

- Oui, sa losse.

- C'est quoi une losse ?

- Sa loge, Frédo ! intervins-je. Conduisez notre bon inspecteur à la loge de Déborah.

- Inspecteur, interrompit Isa alors que le petit groupe tournait les talons. Inspecteur, nous sommes toutes traumatisées par cet horrible meurtre. Au moment du crime, nous étions toutes sur scène. Nous permettez-vous de rentrer chez nous, s'il vous plait ? Nous serons ici toute la journée si vous souhaitez nous interroger…

Marloux parut réfléchir. Il haussa les épaules.

- Oui, oui, bien sûr.

- Merci, inspecteur.

Guidé par le concierge, les trois chameaux s'en allèrent. La porte refermée déclencha une nouvelle salve d'encouragements et d'applaudissements pour Isa.

- Merci. Merci, minauda-t-elle en saluant son public.

Ni une, ni deux, aussitôt mes petits rats calmés, je pris la poudre d'escampette. J'avais hâte de rejoindre mon appartement et d'étaler sur mon lit mes gains de la soirée. Trois robes, un corset, quelques négligés et le contenu du sac à main. J'empruntais une valise au costumier en prétextant un nettoyage de printemps et sortit à l'air libre.

Paris, la nuit, a une odeur de feu d'artifices éteint à la pisse. Quelques bourgeois s'encanaillaient au milieu des filles de rues et de leurs détrousseurs. Les appels des marlous emplissaient la chaussée et caressaient le dos des éponges , des marins et des gens-bien-nés. Chaque palier de porte était un coupe-gorge ou une tentation. Dans les deux cas, la bourse était visée.

L'un des rabatteurs, me voyant arriver, cessa ses billevesées et me siffla.

- Tout va bien, Jo ? Y a eu de l'agitation ce soir, hein ?

- Déborah s'est fait refroidir. Son fiancé, je crois.

- La petite brune sapée comme la Comtesse de Mon-Cul ?

- Oui, celle-là.

- Bah, je vais pas la pleurer, fit-il en crachant par terre. Cette poule disait même pas bonjour, bonsoir. Suis sûr c'était une désargenté. C'est Marloux ?

- Oui, il y est encore.

- L'assassin peut dormir tranquille… Tu veux je t'aide pour la valise ?

- Non, ça ira, bonne soirée mon Loulou.

Je lui fis signe de la main et aussitôt il se jeta en travers de la chaussée pour taper l'annonce à deux militaires en vadrouille.

Mon appartement n'était qu'à dix minutes de marche du cabaret et j'avais pour habitude de couper par des rues parallèles aux grands boulevards, plus tranquilles, bordées d'immeubles où dormaient tous d'honnêtes gens. Dans ce silence relatif, j'entendis des pas derrière moi. Je n'eus pas le temps de m'en inquiéter. Une poigne de fer me saisit le bras et me retourna. J'eus à peine le temps d'ouvrir la bouche pour protester que je reçus une gifle en pleine tête. La soudaineté du coup et sa violence me firent chuter sur le pavé. Du haut de son petit mètre soixante, les traits tirés par la rage, Frédo posa sa chaussure sur ma poitrine pour m'empêcher de me relever. Un glaviot atterrissant sur ma joue accompagna son regard de fou-furieux.

- Sale petite radasse. Lâche le collier et le reste.

Il sortit de sa poche un petit couteau, à la lame suffisamment effilée pour couper court à toute jérémiades. Je lui souris, histoire d'endormir la méfiance de ce tournecul et portais une main tremblante à mon cou.

- Oui, oui, lui dis-je.

Dans le même temps, prenant appui sur mes coudes plantés dans l'asphalte, j'envoyais ma bottine droite dans ses joyeuses de toutes mes forces. Il hurla à la lune, tombant à genoux. Je me relevais aussi vite que je pus, me saisit de ma valise et courut en direction de la place Pigalle, en hurlant à l'aide. A mon second cri, deux mains dans mon dos me poussèrent en avant. Je tombais à nouveau, percutant le trottoir de mon front. Sonnée, la vision obstruée par du sang me réchauffant le crâne et coulant sur mes joues, je me rendis à peine compte que Frédo s'agenouillait sur moi, me retournant vers lui sans ménagement.

- Sale chienne !

Il leva sa main, prenant élan et l'éclat du couteau scintilla dans la lumière des phares d'une voiture. Un bang explosa à mes oreilles et la tête de Frédo explosa littéralement, son corps glissant sur le côté.

- Monte !

Je me redressais, lentement, sans rien comprendre à ce qui venait de se passer. Je me sentais totalement éparpillée sur l'asphalte. J'avais du Frédo plein ma robe et un peu de lui dans ma bouche. Je crachais à mon tour et…

- MONTE !

J'avais besoin de temps pour me rassembler. J'avais besoin de…

- BORDEL ! MONTE !

L'homme qui me parlait était un homme dans son automobile. Il tenait un fusil dans ses mains mais ne semblait pas menaçant. Pas envers moi en tout cas. Il était préoccupé, oui, c'est le mot préoccupé. Il venait de tirer sur Frédo et quelque chose le préoccupait, c'est certain, il…

- MAIS T'ES SOURDE OU QUOI ?

L'homme à l'automobile venait de me sauver la vie. Brusquement réveillée, l'écho de l'explosion s'estompant dans mes oreilles, je me relevais aussitôt, prit ma précieuse valise et mon sac à main et me précipitait vers la voiture. L'homme déverrouilla la portière côté passager et reprit sa place. A peine installée, valise sur mes genoux, il démarra en trombe.

- Vous m'avez fait peur, j'ai bien cru que j'allais arriver trop tard. Moi, c'est Sam. On a appris que vous aviez été démasqué il y a une trentaine de minutes, je suis venu aussi vite que j'ai pu. J'ai vraiment cru que… On va faire quelques détours, je veux être sûr que nous ne serons pas suivis.

J'acquiesçai sans dire un mot.

- Tout va bien, Déborah ? Vous avez le paquet avec vous ?

Déborah… Cet homme pensait que j'étais Déborah ? Comment réagirait-il lorsqu'il apprendrait la vérité ? Que je n'avais aucune idée de ce qu'était le paquet ?

Je réagis alors comme l'aurait fait n'importe quelle femme du monde.

Je feignis l'évanouissement.

L'affaire
du gendre
idéal

Il y a des pas qui trahissent l'homme fourbe comme il y a des pas qui trahissent l'amoureux transi. Les deux ont appris à cacher autant qu'ils marchent. Les démasquer, c'est les voir céder à la même panique, c'est les voir perclus de honte en quête d'une échappatoire. L'amour, ce n'est que ça : des petits complots et des embarrassements.

A mesure qu'il approche du bar « Le Cyclope », les pas de Christophe se font plus lourd tandis que sa vitesse augmente. Dans les livres qu'il écrit, l'amour est simple, binaire et facile d'accès. Il en tombe comme s'il en pleuvait. Dans sa vie, c'est plus complexe. D'abord parce que les mots lui manquent. Que peut-on dire à la femme qu'on aime ? Ensuite parce qu'il n'est pas doué pour la réalité.

La vérité toute bête c'est qu'il manque de courage.

En poussant les portes du bar, l'ambiance bon-enfant le frappe de plein fouet. « Le Cyclope » est l'un de ces bars qui, de l'extérieur, ne paie pas de mine. La façade est grise, sans autre signe distinctif qu'un œil en fer forgé oscillant au gré du vent. L'intérieur est un véritable cocon, refuge respirant la gaité et l'allégresse. On y croise des groupes - jouant à des jeux de sociétés mis à la disposition par les gérants ou discutant à tort et à cris - comme des gens seuls, attablés avec leurs pensées ou tapotant leurs PC portable. Christophe se dirige vers un box, dans le fond de la salle, où se trouve déjà ses amis.

-- Ah te voilà, toi ! le salua Samir à son approche.

Samir est un parfait personnage de film ou de roman policier. Il est jeune, sportif, et, de façon très étrange, tous les vêtements qu'il porte moulent chacun de ses muscles. Il est aussi le commissaire du secteur de Versailles, en banlieue parisienne.

- J'enregistrais une interview pour France Culture.

- Ah, le vantard !

Élisa leva les yeux au ciel, plaisantant à moitié. Elle ne mâchait jamais ses mots ni ne dissimulait ce qu'elle pensait. Juge d'instruction depuis quelques mois, ses collègues, perfides, prétendaient qu'elle n'avait pas d'autre choix pour avoir une personnalité : la seule chose que son père ne pouvait lui acheter.

A ses côtés, Naïma le salua d'un geste avant de se replonger dans son smartphone. Naïma était journaliste au Monde, et accessoirement, la plus belle des femmes qu'il n'ait jamais rencontrées.

- Il ne manque plus que Clovis, il nous rejoint ?

- Quand on parle du loup… répondit Naïma.

S'avançant vers eux, droit comme un i, Clovis de Brantignac plissait ses yeux derrières ses élégantes petites lunettes carrées. Il semblait toujours en intense réflexion ou plongé dans d'extrêmes dilemmes. Christophe l'imaginait au réveil, dans un pyjama de soie pourpre, choisissant avec soin sa tenue du jour. Il donnait la même importance aux mots qu'il prononçait qu'aux vêtements qu'il portait.

- Bien, bien, je suis donc le dernier arrivé. Désolé pour le retard… Bravo pour ton dernier roman, Christophe.

- Tu l'as lu ?

- Non, mais on m'en a dit le plus grand bien, dit-il en prenant place autour de la table.

- Moi aussi, je voulais t'en parler, ajouta Samir.

- Tu l'as lu ?

- Non. On m'a dit que tu parlais de moi.

- Il parle de tout le monde, rectifia Élisa. Toi, moi, lui, elle. Tout le monde. Et tu n'as même pas eu les couilles de venir demander une autorisation.

- Tu l'as lu ?

- J'ai autre chose à foutre que de lire des romans policiers.

- Il n'y a rien de méchant, je me suis juste servi de nos rendez-vous comme toile de fond.

- Si j'en crois les critiques, tu racontes que l'on discute de nos affaires criminelles en cours, sans aucun respect pour la déontologie, précisa Élisa.

- Oui, bon, c'est un roman, ce n'est pas vraiment ce que nous faisons. Je nous ai imaginé détective, des sortes de Miss Marple des temps modernes…

- A priori, je me balade au fil des pages, en débardeur, cassant la gueule à tout le monde, sautant des voitures en marche, me jetant du haut de la tour Eiffel en parachute et tout cela, au nom de la Justice, s'amusa Samir.

- Oui, oui, c'est vrai, il faut toujours un peu d'action dans les romans de nos jours… Mais ce n'est pas toi.

- Je voulais t'en parler aussi, intervint Naïma en posant son téléphone sur la table.

- Tu l'as lu ?

- Oui.

Christophe lança des regards paniqués dans toutes les directions possibles, cherchant une échappatoire. Mais Clovis, assis à côté de lui, empêchait toute retraite.

- Tu me décris comme la plus belle des femmes que tu n'aies jamais rencontrées.

« Mais tu l'es » aurait-il voulu répondre.

- Oui, c'est un roman, j'ai utilisé des archétypes. Y a le beau gosse casse-cou, y a la jolie jeune fille…

- Génial. Donc, moi je suis la chieuse, alors ? demanda Élisa.

- Peu importe, coupa Naïma. Mon rédac chef m'a demandé un article sur nos soirées du vendredi. Confronter le livre à la réalité. Cela ne vous dérange pas ?

- Non. Écris bien mon nom, ça fera gagner quelques clients supplémentaires au cabinet.

- Je vais faire la jouer Miss Pénible mais merde quoi ! On est mis devant le fait accompli pour le roman et maintenant tu vas nous pondre un article ? J'ai pas envie de voir mon nom dans ces conditions. Tu vas raconter quoi ? Ce n'est pas très professionnel d'avouer que nous discutons de nos affaires dans un lieu public.

- Ce n'est pas ce que je vais raconter. Je vais plutôt nous présenter comme un club de détective amateur. Après tout, c'est ce que nous faisons. Nous tentons de trouver une solution à des affaires criminelles. Nous en proposons une lecture alternative.

- Oui, mais c'est privé, ce club c'est à nous, pourquoi le mettre en lumière soudainement ?

- Je pense que l'avoir nommé change tout, trancha Samir.

- Comment ça ?

- Dans son roman, Christophe nous appelle le « Club Cyclope ». Donner un nom à nos rendez-vous leurs confère comme une existence… réelle.

- Quoi qu'il en soit, reprit Clovis après quelques instants de silence, je peux vous expliquer la raison de mon retard. J'étais avec des clients. Deux frères qui soupçonnent le mari de leur sœur d'avoir assassiné leur mère.

- La mère de qui ? demanda Élisa. Les frères du mari de la mère ? Je n'ai rien compris, je déteste les histoires de famille.

- C'est où ? demanda Samir.

- Dans ton secteur. Mais aucune plainte n'a été déposée. Ils n'ont aucune preuve, et ne savent même pas comment il a pu s'y prendre.

- Allons bon ! s'exclama Élisa. Y a de l'argent à la clé, c'est ça ?

- Oui, la mère laisse un pactole.

- Elle est morte comment ?

- Un accident de voiture. Elle était très mal entretenue, elle n'a jamais passé de contrôle technique, et il y a un mois, elle a quitté la route en pleine descente d'un col. Ses freins ne fonctionnaient plus. Elle a fait une chute de plusieurs centaines de mètres. De plus, c'était de nuit, en plein orage, la route n'était pas éclairée et un seul de ses phares fonctionnait.

- Elle cumule ! Elle cherchait la mort, ce n'est pas possible ! s'étonna Élisa.

- Et les frères ne s'entendent pas avec le beau-frère ? s'enquit Christophe.

- Au contraire, tout le monde aime Romain. Les deux frères étaient tout penauds d'oser songer à sa culpabilité. Ils parlaient à voix basses : dès que l'un formulait l'idée que leur beau-frère puisse être un assassin, l'autre insistait sur l'absence totale de preuve et sa gentillesse exemplaire.

- Incroyable !

- Il a dû se passer quelque chose pour qu'ils se décident à venir te voir, je me trompe ? avança Naïma.

- Ils pensent que, désormais, Romain cherche à assassiner sa femme…

♒

Pour dire la vérité, j'ai eu du mal à les prendre au sérieux. Assis dans les fauteuils de mon bureau, ils ressemblaient à Laurel et Hardy. L'un se confondait avec son siège, débordant de partout. L'autre, tout fin, rendait s'y perdait.

- On ne dit pas que c'est un assassin, murmura Laurel.

- Non, non, non, pas du tout, absolument pas !

- Mais, peut-être l'a-t-il tué par accident.

- Oui, il ne l'a sans doute pas fait exprès. Par inadvertance, en quelque sorte.

- Il va falloir m'expliquer un peu mieux messieurs, parce que là, j'avoue, j'ai du mal à suivre.

- Par exemple, il devait lui offrir une nouvelle voiture.

- Il ne l'a jamais fait.

- En même temps, elle est morte, notre mère, donc une nouvelle voiture, cela ne lui servirait plus, là, présentement, soyons honnête.

- Oui, tout à fait, mais il aurait pu l'acheter avant l'accident. Il l'avait promis.

- Oui, vous voyez, c'est un détail, vraiment, c'est idiot mais d'habitude, il rendait service séance tenante !

- Le jour où la machine à laver de notre mère est tombée en panne, il est allé la remplacer, illico. Le jour même !

- Il lui a refait tout le toit, aussi.

- Oui, les tuiles, là… Le…

- Un problème d'étanchéité.

- Eh bien, direct. Il a acheté le matériel et pendant une semaine, il était perché sur le toit à tout remplacer…

- … à tout réparer.

- Un gendre… idéal, n'ayons pas peur de le dire.

- Prévenant…

- Gentil…

- Serviable…

- Ensuite, pour la voiture, cela peut s'expliquer.

- Oui, oui, soyons honnête, il y a des explications possibles.

- Il était peut-être en difficulté financière.

- Mais, même ça, on a du mal à le croire.

- C'est notre sœur qui a des problèmes avec son entreprise, elle va la fermer, c'est sûr.

- Quoi que, maintenant avec l'héritage…

- Mais lui, non, il est propriétaire de trois magasins de vêtements.

- La marque connue, vous savez, là, c'est un prénom.

- Jules !

- Oui, Jules ! Comme le fils de Romain ! Jules !

- Donc, il avait peut-être honte d'avouer qu'il ne pouvait pas changer la voiture tout de suite, comme il en avait l'habitude.

- Oui, et puis, notre mère, elle n'était pas… comment dire… ses affaires, elle s'en foutait, quoi.

- La voiture, c'était une ruine.

- C'est pour cela qu'il lui avait promis de lui en acheter une neuve.

- En même temps, nous, on n'était pas pour, soyons honnête. C'est peut-être aussi notre faute s'il n'a pas acheté la voiture tout de suite.

- Oui, vous voyez, notre mère, elle était très âgée. Et savoir qu'elle conduisait, disons-le, ce n'était plus de son âge.

- Si on y réfléchit, son accident, c'est logique.

- Après, voilà…

- Y a notre sœur. Sylvie.

- S'il a tué notre mère pour l'héritage…

- Sylvie est très fatiguée depuis la mort de notre mère. Très fatiguée.

- Trop fatiguée.

- C'est une force de la nature, Sylvie.

- Un peu moins, maintenant.

- On vieillit tous, remarquez.

- Messieurs, tâchons de nous recentrer, s'il vous plait. A part cette histoire de voiture qui n'a pas été remplacée, avez-vous une preuve tangible que votre beau-frère cherche à attenter à la vie de votre sœur, où qu'il a cherché à tuer votre mère ?

Les deux frères ont échangé un regard peiné. Hardy a finalement repris la parole dans un soupir.

- C'était le jour de l'enterrement de maman. Toute la famille proche devait se rendre chez Sylvie et Romain pour se serrer les coudes, manger un morceau, partager des souvenirs. Tout le monde a pris le chemin habituel, la route du col. Celle qui passe devant la maison de notre mère et qui redescend vers celle de Sylvie et Romain. A l'église, Romain nous a dit qu'ils auraient du retard, car il ne voulait pas que sa femme passe devant les lieux de l'accident. Il ne voulait pas qu'elle voit la barrière défoncée et il allait donc contourner le col.

- Même ça, ça lui ressemble.

- Prévenant, toujours.

- Il pense aux autres, à leurs sentiments.

- Avec notre sœur, c'est un couple fusionnel. Ils ne se sont jamais quittés. En dehors des heures de boulot, bien sûr.

- Y a de l'amour dans cette famille, cela se voit, je vous le dis.

- Nous, on a pris le chemin le plus court, et effectivement, passer devant la rambarde défoncée…

- … voir les traces de freinage sur l'asphalte…

- … ça fait quelque chose, c'est vrai. Instinctivement, on a ralenti. Tout le monde a ralenti. On s'est même dit qu'on devrait aller déposer quelques fleurs sur le lieu de l'accident.

- Oui, mais voilà, tout de suite après avoir dit ça, on a vu le problème.

- On a compris que quelque chose n'était pas très clair. Vous voyez ce que je veux dire ?

♒

- Et vous, vous voyez ce qu'ils veulent dire ?

- Ah d'accord, s'étonna Élisa, tu stoppes ton récit en plein milieu ?

- Ils me font rire, tes deux petits vieux, se moqua Naïma.

- Vieux ? Ils ont la trentaine !

- Non ? s'exclama Christophe. Moi aussi, j'imaginais les deux papys du Muppets Show.

- Ah mais pas du tout !

- Moi, coupa Samir, je crois savoir ce qui cloche.

- Ah ?

- Oui. Comment pouvait-il savoir le lieu exact de l'accident ? Comment pouvait-il savoir qu'à cet endroit, il y avait une rambarde et qu'elle était défoncée ?

- Alors, effectivement, c'est ce qui les a étonnés…

♒

- Vous voyez, continua Laurel, nous, on ne savait pas l'endroit exact. Nous sommes allés à la morgue pour identifier le corps de maman.

- On ne savait même pas qu'à l'endroit de son accident, il y avait la rambarde de sécurité.

- La barrière n'est pas continue. Y a des endroits où y a rien. Juste un terre-plein.

- Et là, lui, il nous décrit le lieu de l'accident.

- Bon, après, il a pu s'y rendre, hein, ce n'est pas fermé à la circulation.

- Mais s'il y est allé, il ne nous l'a jamais dit.

- Du coup, on s'est dit « bizarre ». Mais sans plus.

- Nous sommes arrivés chez eux, avec toute la famille. Et on les a attendu dans le jardin.

- On a parlé une demi-heure.

- De maman.

- Du fait qu'elle n'avait pas eu de chance.

- Une seule nuit d'orage dans tout le mois, et c'est la nuit où elle meurt.

- Quand le sort s'acharne…

- Il ne fait pas les choses à moitié.

- Et puis, ils sont arrivés.

- Il a extirpé Sylvie de la voiture.

- Incapable de se tenir debout.

- Aucune force.

- Il l'a assise avec nous.

- Elle balbutiait des mots.

- Il manquait des syllabes.

- On ne comprenait pas tout.

- Moi, j'avais mal au cœur de voir ça. J'ai rejoint Romain dans la maison, je l'ai aidé à sortir les salades, les boissons. Il avait les yeux rougis.

- Il avait pleuré.

- Il était anéanti, ça se voyait.

- Il s'était changé. Il m'a dit « Je suis désolé pour ma tenue mais j'en peux plus de ressembler à un putain de croque-mort ».

- Il s'était mis en survêtement. Un truc pas propre.

- Tâché, de la boue séchée sur ses baskets.

- C'est la première fois qu'il ne marquait pas de points dans notre famille. Certains ont trouvé ça… un peu léger, quoi.

- Puis, on a mangé un peu. Il a fait le service… Pour tout le monde.

- Oui, pour tout le monde, sauf pour Sylvie.

- Il lui avait préparé une assiette en cuisine.

- Pourquoi pas, après tout.

- C'est pas criminel de préparer une assiette à sa femme, à part.

- Pas du tout.

- A la fin du repas, Sylvie s'est sentie mal. Elle s'est levée puis elle s'est effondrée.

- On a appelé le docteur.

- On a porté ma sœur à l'étage, pour l'étendre sur le lit.

- En attendant le docteur, je suis allé à la cuisine, je ne sais plus pourquoi. Prendre un verre où me calmer les nerfs.

- Dis-lui ce que tu as vu.

- Romain faisait la vaisselle.

- Non, il ne faisait pas la vaisselle. Dis-lui comme tu m'as dit.

- Il faisait la vaisselle mais pas toute la vaisselle, ils ont un lave-vaisselle. Il ne lavait que l'assiette et les couverts de Sylvie.

- C'est bizarre, vous ne trouvez pas ?

- Qu'as dit le docteur ?

- Rien, trois fois rien.

- La fatigue.

- Quelques jours de repos et des vitamines.

- Mais nous…

- On ne sait pas quoi faire.

- On se dit que peut-être… voilà quoi.

- On ne veut pas aller voir la police avant d'être sûr. Romain, c'est un chic type tout de même.

- Et si on se trompait ?

- Tout ça pour une voiture et une assiette lavée ?

- Peut-être qu'on délire après tout.

- Vous en pensez quoi, vous ?

Clovis s'éclaircit la voix et but une gorgée de son mojito.

- Voilà toute l'affaire.

- Tu leurs as conseillé quoi ? demanda Samir.

- J'aimerais bien savoir ce que vous en pensez d'abord.

- Est-ce que Romain est un assassin ou est-il le jouet de coïncidences troublantes, c'est ta question ? clarifia Christophe.

- C'est cela même.

- Mmm, c'est délicat, jugea Élisa en se grattant le front. On ne peut pas prendre en considération le lieu de l'accident. C'est trop aléatoire. Il peut y avoir des multitudes de raisons pour que Romain ait pu décrire le lieu.

- Oui, il a très bien pu passer devant, tout seul, en voiture, sans témoin. Ou les flics ont pu lui décrire l'endroit, approuva Naïma.

- Et pourtant, annonça Samir, c'est ce lieu qui résout toute ton affaire de meurtre. Car c'est effectivement un meurtre et j'espère que tu as conseillé à tes deux clients de porter plainte.

Les yeux de Clovis scintillèrent derrière ses lunettes.

- Ah ! Oui, c'est exactement ce que je leur ai suggéré.

- Alors, il faut m'expliquer, demanda Christophe, parce que je n'ai rien compris.

- La mère meurt d'un accident de voiture dont les freins ne fonctionnent plus. Et pourtant, sur les lieux de l'accident, on trouve des traces de freinage. D'où sortent-elles ? La mère n'a pas pris sa voiture en pleine nuit toute seule, pourquoi l'aurait-elle fait ? Il lui aurait fallu une raison pour agir ainsi. Non, la mère suivait une voiture devant elle. Une personne est allée la chercher, lui a dit de la suivre sans plus attendre. Sans doute a-t-elle prétexté un accident, une urgence, mettant en cause sa fille, son petit-fils ou tout autre personne de la famille. Pour reprendre les choses dans l'ordre, l'assassin arrive en pleine nuit. Il trafique les freins de la vieille voiture puis va taper à la porte de la victime, en mode panique. Il convainc la victime de le suivre et les voilà partis. L'assassin ne cesse d'accélérer. La mère fait de même et finit par rater un virage.

- Ok, approuva Christophe. Cela explique la présence des traces mais qui est allé la chercher ?

- Une seule nuit d'orage a dit l'un des frères, une seule nuit de pluie. Le jour de l'enterrement, Romain se balade avec des baskets tâchées de boue séchées. De là à déduire qu'il est sorti la seule nuit où il a plu, il n'y a qu'un pas. Si cet accident a eu lieu sur mon secteur et qu'ils portent effectivement plainte, je peux te dire que je fais arrêter ton Romain à la seconde.

- Tu ne peux pas anticiper ? s'inquiéta Naïma. Pour protéger sa femme, qu'il évite de la tuer avant le dépôt de plainte officiel ?

- Elle ne court aucun danger, à mon sens.

- Comment ça ?

- Le mobile de Romain est bien l'argent mais pas pour son profit personnel. C'est sa femme qui est en difficulté financière. Et selon ce qu'en disent les frères, c'est un couple fusionnel, qui s'aime. Son mobile est de venir en aide à sa femme, de lui garantir l'héritage pour sauver sa boite. C'est quasiment un crime passionnel. Il a agi par impulsion, par amour, et sans doute regrette-il son geste. Je te parie qu'il est déjà à deux doigts d'avouer.

- C'est aussi mon avis, confirma Clovis. Enfin pas la dernière partie, je laisse ça à ton expérience. Mais coupable, ça oui. Sans l'ombre d'un doute.

- Si l'affaire atterrit dans mon commissariat, je vous ferais signe.

- Parfait ! s'exclama Naïma en récupérant son smartphone sur la table. Coupez !

- « Coupez » ? s'indigna Élisa. Ne me dis pas que tu étais en train de nous enregistrer ?

- Bah oui, je voulais un peu de matière pour mon article.

- Je t'en prie, change mon nom. Je ne veux pas d'emmerdes avec le Parquet. Ce n'est pas le moment.

- C'est comme si c'était fait. Fais-moi confiance.

Viva
Las
Vegas

Passer entre les gouttes, c'est ce qu'ils espèrent, tous, de l'assassin à la petite semaine jusqu'au génie du crime. La pluie tombe et les trempe, leurs mains dégoulinent encore du sang de leurs victimes, qu'ils vous disent, froidement : « mais avez-vous une preuve ? » Passer entre les gouttes, c'est l'Eldorado ultime, c'est être lavé de tout soupçon malgré la pluie battante. Mais le vent souffle et secoue, et quelque chose dérape, ils trébuchent. Qui que l'on soit, nos vies sont des châteaux de cartes. Rien ne tient éternellement debout et les mensonges finissent toujours par émerger.

Et les mensonges, Naïma en a entendu depuis qu'elle est journaliste. Elle a appris à les reconnaitre : ils ont l'odeur de la douche froide.

Et c'est exactement ce qu'elle se dit en poussant les portes du bar « Le Cyclope » : ce qu'elle cache lui glace le sang. Encore plus en observant ses amis qui mènent tambour battant une discussion qui n'est pas encore à sa portée. Tous des gens de la haute, au dos bien droit, à l'élocution parfaite, aux mots justes. Ils ne disent pas « c'est les vacances » mais « ce sont les vacances ». Et elle, petite fille d'immigrée, aux mains calleuses de s'être tant agrippées aux barreaux de l'échelle sociale. L'ascenseur social ! Naïma en choperait un fou rire si la réalité n'était pas aussi triste. L'ascenseur est en panne, les escaliers ont été démolis, seule reste une échelle rouillée et branlante pour se hisser au-dessus de sa condition.

Mais la voilà à peu près au sommet, aujourd'hui, après des années d'efforts et de sacrifices. Et il faut reconnaitre qu'elle y fait illusion.

- On parlait de tout article, avertit Samir quand elle prit place autour de la table.

Samir, c'est autre chose, lui aussi a grandi dans une cité HLM, lui aussi a eu l'estomac brûlant du même désir de reconnaissance. C'est peut-être pour cela qu'elle n'est jamais tout à fait à l'aise en sa présence.

- Alors, bravo, tu as changé tous nos prénoms mais tu as conservé les noms de tous les autres ! reprocha Élisa.

- Et ? Quel est le problème ?

- En termes légaux, cela pose des problèmes essentiels de confidentialité, de respect à la vie privée, commença Clovis.

- C'est parce que tu réagis en tant qu'avocat.

- C'est vrai que toi, en tant que journaliste, tu n'as pas le souci de l'exactitude ! rétorqua-t-il.

- J'ai adoré ton article, lui dit le bedonnant écrivain de roman policier.

Naïma aimait bien Christophe, elle le trouvait réconfortant, comme un bébé ours tout doux, tout gentil, sans une once de méchanceté en lui.

- Tu as remarqué, j'ai repris tous les prénoms de tes personnages.

- Ah ! compris Élisa, c'est donc sa faute si dans ton article, tu m'appelles Marie ?

- Tu aurais voulu un autre prénom ? s'enquit Christophe.

- Et comment ! J'ai toujours eu le fantasme de m'appeler Jessica.

- Jessica ? répéta Clovis en pinçant les lèvres comme si ce prénom sentait mauvais. Une juge d'instruction avec Jessica comme prénom, ce n'est pas très crédible.

- Pourquoi ? attaqua Naïma. Ils s'appellent tous Pierre, Paul et Marie-Chantal ?

- Remarque, Naïma pour une journaliste, ce n'est guère mieux.

- Tu me cherches toi, aujourd'hui ! C'est parce que tu aurais préféré que je nomme ton cabinet ? Que tu puisses récupérer quelques clients ?

- Jessica, ça fait télé-réalité, dit Samir en tentant une diversion.

- Oui, et les stars de la télé-réalité finissent bien dans un bureau de juge d'instruction mais pas du bon côté ! renchérit Christophe.

- Et bien, puisque Jessica fait l'unanimité contre elle, j'aurais choisi Djulia.

- Julia ?

- Djulia ! A l'italienne ! Djulia Di Carbornari !

- Ok, bref, trancha Naïma, je pense avoir un meilleur sujet de conversation. Le suicide proclamé d'une danseuse de Las Vegas.

- C'est quelqu'un qu'on connait ? demanda Christophe.

- C'est une des danseuses de Céline Dion ? ajouta Élisa.

- Non, non, c'est un suicide qui a eu lieu il y a 50 ans et qui pourrait cacher un meurtre.

- C'est une des danseuses de Céline Dion ! affirma Élisa.

- C'est lié à Lily.

- Lily, la chanteuse ? s'étonna Christophe.

- Lily, la vieille chanteuse ? persifla Élisa.

- J'ai été l'interviewer pour le journal. Je suis censé faire un portrait d'elle à l'occasion de la sortie de son nouvel album. On a beaucoup parlé. Enfin, elle m'a beaucoup parlé. Je vais vous faire écouter un extrait de ce que j'ai enregistré…

Naïma sortit de son sac un petit enregistreur numérique. Le déposant sur la table, elle pressa le bouton « play » et la voix enjouée de Lily se fit entendre.

A priori, rien ne distingue la maison bourgeoise de Lily des autres maisons bourgeoises de son voisinage. En sonnant à la porte, je m'attendais presque à ce qu'une mamie-confiture m'accueille, tout sourire. Au lieu de cela, un factotum en livrée s'inclina bien bas une fois la porte ouverte.

- Madame a rendez-vous ? se hasarda-t-il, grave et profond.

- Oui, je suis la journaliste du Monde…

- Georges ! hurla Lily d'une voix étonnamment dynamique. Laissez entrer !

Georges libéra le passage et aussitôt la porte refermée derrière moi, une petite bonne femme vêtue d'un ample kimono aux couleurs vives fonça vers moi, la main tendue.

- Vous êtes ponctuelle, ma petite, j'adore ! La ponctualité, c'est la dernière politesse qui reste. Aujourd'hui, on

ne se dit plus « bonjour » ou « va chier ». On s'envoie un momoji en forme d'étron ou un momoji en forme de truc jaune hideux. Le progrès ! J'adore ! J'ai un site internet, vous savez ?

Tout en parlant, elle me prit le bras, enfonçant ses ongles dans ma chair et m'entraina vers le salon des invités, une pièce toute entière décorée à sa gloire. Affiches, souvenirs, disques, tenues de scènes, toute sa carrière s'entremêlait pêle-mêle dans un bric-à-brac élaboré avec soin.

- Alors ! Sans mentir, me dit-elle en libérant mon bras, quel âge me donnez-vous ?

Elle écarta ses bras du mieux qu'elle put et tourna sur elle-même avant de s'écrouler dans un large fauteuil en osier.

- La quarantaine, proposais-je en m'installant dans un canapé moelleux.

- Merveilleux, n'est-ce pas ? J'ai fait changer tout mon sang, en Suisse ! Ils vous l'aspirent d'un côté, et vous en injectent un neuf de l'autre. C'est génial. Regardez ma peau ! Aucune chirurgie ! Mais rassurez-moi, vous n'êtes pas une de ces journalistes qui fouillent les poubelles pour sortir un acte de naissance ou un vrai prénom ?

- Pas du tout !

- Tant mieux, parce que, avouez que Liliane, ça ne fait pas grande dame de la chanson française. Lily, ça a plus de gueule. Lily, avec un y, attention. C'était une idée de mon imprésario de l'époque, pour faire international. Aujourd'hui, on dit agent, c'est plus classe et vous les payez trois fois plus cher. Les costumes changent mais les hommes restent les mêmes. Des ordures ! Des ordures à mocassins à gland qui nous sortent le soir, parées de diamants. Ne mettez pas ça dans votre article. Ou dites que je suis sensible à #metoo, j'adore. C'est plus classe et cela ne vous coutera pas plus cher.

- Vous parlez de Richard Mallet, votre tout premier impresario ?

- Oui, celui-là même. Il est là-bas, me dit-il en pointant du doigt quelque chose dans mon dos.

En me retournant, j'eus un peu peur de me retrouver nez-à-nez avec son impresario empaillé au milieu des costumes.

- Il est sur mon meuble des disparus, venez voir.

Elle se leva d'un bond et chemina à petits pas rapides vers une large table encombrée de photographies. J'y reconnus Claude François, Françoise Sagan, et bien d'autres du même monde médiatique. Posé à côté de chaque cadre photo trônaient de petits souvenirs, sans doute liés à la personne représentée.

- Tenez, le voilà, il n'est pas beau dans son petit costume ? Un vrai petit mafieux, s'attendrit-elle en me passant la photo.

Richard arborait la parfaite tenue du gangster des années 50. Costumes à rayures, borsalino, gros cigare en bouche et sourire de carnassier.

- Vous venez de parler de votre meuble des disparus. C'est quoi au juste ?

- Là, sous vos yeux, c'est tout ça. Ce sont des souvenirs des gens que j'ai aimé, qui ont croisé ma route ou qui ont eu une importance dans ma vie. Et qui sont mort, bien entendu. Disparu, ça veut dire kaput, enterré, six pieds sous terre. Et j'ai organisé un peu le tout, c'est dans l'ordre chronologique si vous ne l'avez pas remarqué.

- Et tous ces petits objets, là ?

- Ah, je mets toujours un petit truc à côté d'eux, comme un pense-bête, c'est bon pour la mémoire. Là, pour Richard, j'ai mis les billets d'avion jusqu'à Vegas. C'est grâce à lui, vous savez, que je suis allé à Las Vegas. Deux ans, comme meneuse de revue au Casino Le Sands. Avant Céline Dion ! Insistez là-dessus, avant Céline ! Le début de ma carrière et d'excellents souvenirs… Enfin, excellents, le début a été compliqué, une de mes choristes y a été assassinée quelques heures avant le début de la première… Tenez, c'est elle, Mary. Avec un y, Mary, une idée de Richard.

Elle me désigna la photographie d'une jeune fille rieuse, submergée de plumes. Elle portait un pendentif en forme de lune, le même que celui déposé à côté de son cadre.

- N'était-elle pas jolie ? Quelle carrière elle aurait eu si… Enfin, le destin ! Vous voyez, le collier, là, c'est à elle. Il me fait penser à elle, elle le portait dès qu'elle montait sur scène. Pauvre enfant… L'assassin court toujours, vous savez. A moins qu'il ne mange les pissenlits par la racine !

- J'ignorais totalement cette histoire d'assassinat.

- C'est que Richard a étouffé l'affaire. A l'époque, la police était à vendre. Alors, avec un peu d'argent, vous freiniez considérablement l'enquête… Je peux vous le dire maintenant qu'il est mort, mais j'ai toujours soupçonné Richard d'avoir assassiné cette pauvre petite.

Nous regagnâmes nos places et je mis en marche mon enregistreur.

- Vous pouvez m'en dire plus sur ce meurtre ?

- C'était une autre époque. Très permissive... si vous étiez blanc et si vous étiez un homme, bien entendu. Je ne sais plus si les lois ségrégationnistes existaient encore mais la mentalité était bel et bien là, je peux vous l'assurer. Sauf dans l'hôtel où nous résidions grâce à Frank Sinatra. J'ai diné avec lui d'ailleurs, il tournait le film Ocean Eleven, mmm, en France, ils ont appelé ça... L'inconnu de Las Vegas ! Ils ont fait un remake avec le beau gosse de la télévision, Georges Expresso ou un truc du genre. Bref, un gentleman, ce Sinatra, un vrai. Si jamais il vous matait les seins, c'est parce qu'il vous avait déjà regardé droit dans les yeux ! Un homme, comme on en fait plus. J'adore ! Grâce à lui, le Sand a suspendu ses règles anti-noirs. Il jouait avec Sammy Davis Junior, tous les soirs, sur la scène du Casino et à chaque fin de concert, Sammy Davis devait regagner son hôtel, réservé aux gens de couleurs. Frank a fait un scandale, vous l'auriez vu ! Un scandale ! Résultat : Sammy Davis Jr a pu avoir sa chambre à l'hôtel. Un moment historique. Et je l'ai vécu ! …

- Et Mary ?...

- J'ai tout de suite compris que cette fille allait poser des problèmes. Moi, en 60 ans de carrière – ne mettez pas le chiffre dans votre article – de toute ma carrière, je n'ai jamais, pas une seule fois, raté une répétition. Que je sois malade, à l'article de la mort, que je me traine, qu'on me roule, j'ai toujours été aux répétitions. Toujours ! Mary... Eh bien, elle cumulait les retards. Et personne ne lui faisait la moindre remarque. Et vous savez pourquoi ? Elle fricotait avec le producteur américain. L'archétype de la bonne salope, mention canapé !

- Comment est-elle morte ?

- Affreux. Une balle dans la tempe. Ils ont retrouvé le pistolet à ses pieds, dans sa chambre. Un petit pistolet de femme, vous savez, tout minuscule. La police a conclu au suicide, ça arrangeait tout le monde. Elle est morte quelques jours avant... Non, non, je dis n'importe quoi, elle est morte l'après-midi du spectacle ! A quelques heures de la première ! Je m'en souviens parfaitement, je suis monté sur scène et elle n'était pas là, tout le monde enrageait. Et moi deux fois plus ! On avait perdu mes gants blancs ! Je devais faire tout le premier acte avec des longs gants blancs. J'ai fait ça mains nues ! … Puis, voilà, à la fin du show, on a vite compris que quelque chose n'allait pas... Tous ces policiers, la tête de Richard... Je suis montée dans ma chambre et je me suis posée à côté du feu de cheminée, j'ai attendu toute la nuit... Le directeur du Casino menaçait d'annuler

nos représentations. Heureusement, la police a conclu à un suicide et cela a calmé la direction. On a repris dès le lendemain. Quel soulagement. Pour tout le monde, bien sûr. Alors, certes Mary était morte mais personne ne l'aimait vraiment. Son manège avec le producteur nous restait en travers de la gorge. Elle était en route pour prendre la place de quelqu'un, cette garce.

- Et vous n'avez jamais cru à la thèse du suicide ?

- Bien sûr que non, je ne suis pas conne ! On l'a retrouvé dans sa tenue de scène, c'est qu'elle comptait bien faire le show. Une arriviste de cette nature, laissez-moi vous dire, que ça ne rate aucune opportunité de carrière.

- Il n'y a pas eu d'enquête ? Pas d'interrogatoires ?

- A peine, répondit-elle en haussant les épaules. Le médecin légiste a estimé sa mort dans la matinée. Et le matin, tout l'orchestre était en répétition, pas mal de gens avaient donc un alibi.

- Mais vous, vous avez soupçonné votre imprésario ?

- J'en ai été longtemps persuadée, oui... Il détestait son manque de professionnalisme, et sa relation avec le producteur. Pour lui, ce contrat, c'était une opportunité à se faire un nom là-bas et les manigances de la petite pute compromettaient toutes ses chances... Enfin... Je doute que l'on sache un jour la vérité... Oh la, la, Si Jasmine apprend que je vous ai raconté tout ça, elle me tue !

- Jasmine ?

- Ma conseillère en communication. Avec mon compte twitter, ma maison de disque m'a offert une conseillère en com !

Tout au long de l'écoute, Christophe avait pris des notes sur son carnet. A la fin de l'enregistrement, il déchira quelques pages et les organisa devant lui.

- Lily, c'est mon idole. Je l'adore ! expliqua-t-il.

- Tu m'étonnes… railla Samir.

- Dis-moi, s'enquit Clovis, la vieille au soir, y-t-il eu une répétition ?

- Oui.

- Donc elle a pu être tué après cette répétition, ce qui expliquerait pourquoi on l'a retrouvé avec son costume de scène... Si j'étais l'avocat de Richard Mallet, je partirais de cet angle-là.

- Etonnant ! lança Élisa. Un avocat sans scrupule pour défendre un assassin ! Au moins, je saurais à quoi m'en tenir si tu te retrouves dans mon tribunal.

- Mmm, s'interposa Christophe, a-t-elle été tué le matin, la soirée ou l'après-midi, ce n'est pas très clair pour moi.

- C'est peut-être bien un suicide, après tout, se résigna Naïma.

Clovis lança un regard appuyé à la juge d'instruction :

- Pour la défense de Mallet, si le spectacle a repris le lendemain même, c'est qu'il y avait peu de doute sur le

suicide.

- Mary a été tué le 15 juin, le show a repris le 17 juin, j'ai vérifié.

- Oh bordel de pilou ! s'exclama Christophe en s'enfonçant subitement dans son siège.

- Tout va bien ?

- Le meurtre a eu lieu le 15 juin ? A Las Vegas ? répéta-t-il en compulsant ses notes frénétiquement.

- Oui…

- Ah ah ! triompha-t-il, mais si cela s'est passé en juin, je l'ai résolu ton meurtre !

Naïma enclencha à nouveau son enregistreur numérique.

- Tu peux m'expliquer un peu mieux ?

- Ton Richard Mallet est innocent, c'est un fait.

- Attends, coupa Clovis, en quoi c'est important que le meurtre ait eu lieu en juin ?

- En juin, à Las Vegas, en plein milieu du désert ! Voilà ce qui est important. Il faut prendre aussi en considération la disparition des gants blancs. Les deux sont liés.

- Juin et les gants blancs ? répéta Élisa, sceptique

- C'est une évidence. L'assassin a tiré le coup de feu d'une main gantée pour éviter les empreintes. Mais, voilà, des résidus de poudre ont taché ses gants, que faire ? Les jeter ? Et si quelqu'un les trouvait ? Non, la seule solution, la solution permanente, était de les faire disparaitre.

Naïma se frappa le front d'un claquement sec.

- Le feu de cheminée !

- Exactement. En juin, à Las Vegas, en pleine chaleur, Lily se pose devant un feu de cheminée. C'est insensé ! Pourquoi allumer un feu de cheminée en plein mois de juin ? Pour brûler quelque chose, une preuve, : pour faire disparaitre les gants. Voilà pourquoi elle ne les portait pas sur scène. Ils étaient en train de bruler dans sa chambre. Quand on comprend ça, tout s'éclaire.

- Donc, amorça Samir, si Mallet ne l'a pas tué, qui l'a fait ?

- Lily, bien sûr ! Elle portait sa tenue de scène quand elle a tué sa rivale, la femme qui couchait avec le producteur, celle qui était en route pour prendre la place de quelqu'un : la sienne ! La menace devait être éliminée. Elle tue Mary à la fin de la dernière répétition. Le soir, avant la première, elle se rend compte que ses gants portent les traces de poudre. Que peut-elle faire ? Il est trop tard pour les nettoyer, ou pour en trouver d'autres. Elle allume un feu, elle les brûle et s'en passe pour son premier acte.

- C'est terrifiant.

- Il y a aussi un problème avec l'heure du crime. Dans ton enregistrement, elle dit clairement que la mort de Mary est survenue quelques heures avant la représentation. Mais le médecin légiste situe la mort dans la matinée. Mais peut-on faire confiance à une police qui étouffe l'affaire ? Ou doit-on faire confiance aux souvenirs de la meurtrière ? Et si, quelques heures avant la représentation, Lily avait appris que sa rivale allait la remplacer ? Les voilà, toutes les deux en costume de scène. Lily, furieuse, abat Mary et il est trop tard pour changer de gant…

- Tu te rends compte, si cela se tient, je vais accuser Lily de meurtre dans mon deuxième article du Club

Cyclope.

- Deuxième ? s'étonna Élisa. Ils t'en ont commandés combien au juste ?

Clovis se frotta les mains.

- Accuse, accuse ! Au pire, je m'occuperais de ta défense. De plus, il y a sans doute prescription.

Christophe fronça les sourcils en parcourant ses notes.

- Il y a quand même quelque chose d'un peu plus inquiétant si on repense à tout cela…

- De plus inquiétant qu'une légende de la chanson meurtrière ? se moqua Naïma.

- En un sens, oui… Son meuble des disparus, là, avec les cadres photos et les souvenirs de chaque mort... Cela ne vous fait pas penser aux trophées des serial-killer ?

Un silence assombri accueillit sa déclaration.

- Tu ne penses pas qu'elle les a tous dégommés tout de même… s'inquiéta Naïma.

- Ok, conclut Clovis. En y réfléchissant bien, c'est à elle que je proposerais mes services. Elle m'a l'air plus solvable que toi !

PORTFOLIO

Les couvertures et les illustrations qu'on a refusé
par manque de place ou d'articles annulés.

LA NUIT
DU DIMANCHE

La nuit du dimanche

LA NUIT
DU DIMANCHE